

SEPTEMBRE 1893

# FIGARO ILLUSTRÉ



J. KALMERER

Ayuntamiento de Madrid



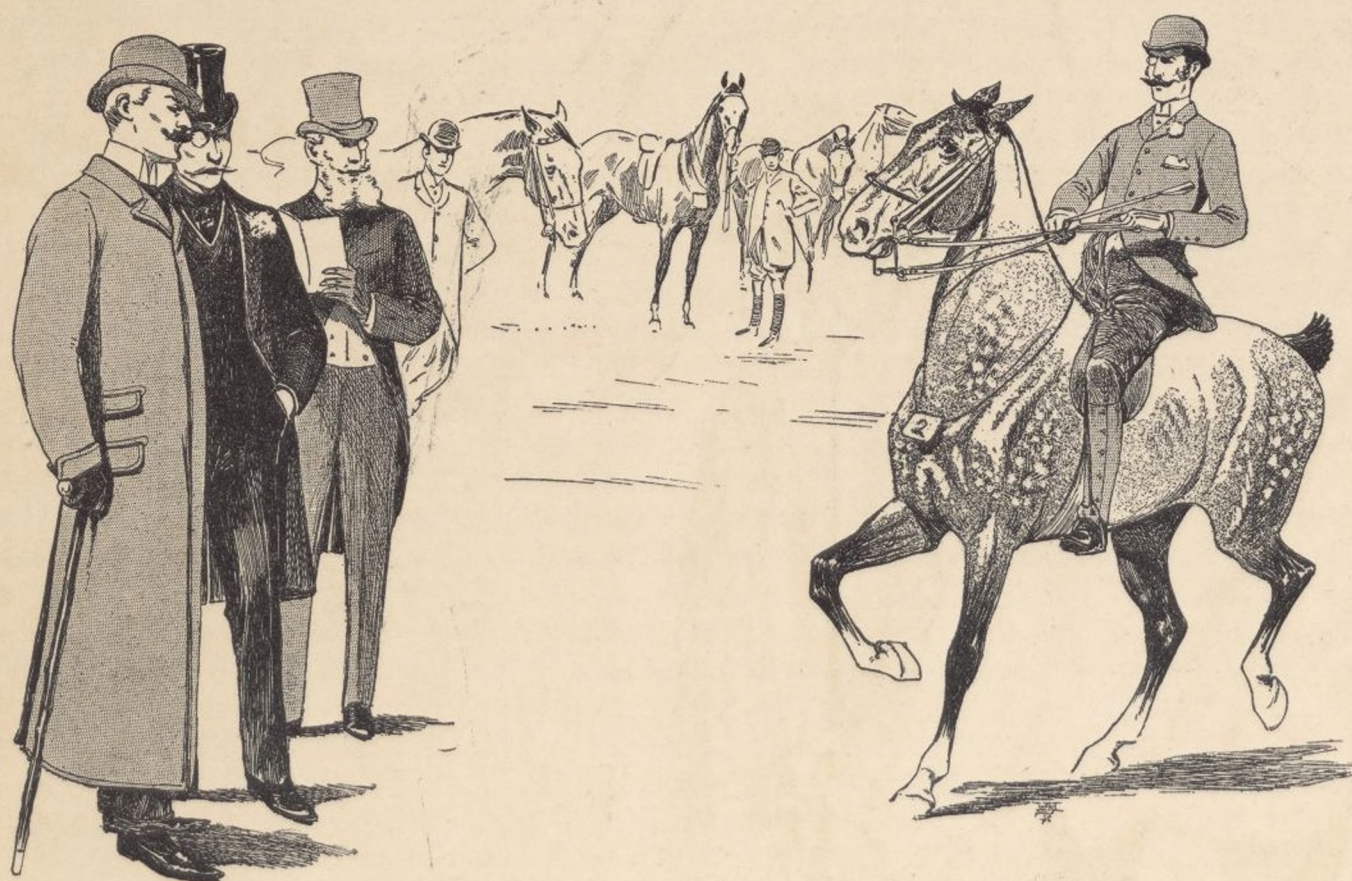
# A nos lectrices



**CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT.** — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

**LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.**



## Kniçkerbockers

*Costumes spéciaux pour Chasseurs*

### COSTUMES DE CHEVAL

*Costumes de Ville*

### COSTUMES DE CÉRÉMONIE

## Bruce & Scott

SCOTCH-TAILORS

12, Boulevard des Italiens  
PARIS

## M<sup>ME</sup> BILLARD

FOURNISSEUR DE PLUSIEURS COURS

Brevetée

De l'Académie de Médecine.

4, RUE TRONCHET, 4  
PARIS

Expédition pour tous pays  
sur mesure donnée



POUDRE de RIZ SPECIALE

Préparée au Bismuth.

Hygiénique, Adhérente,

Invisible.

**VELOUTINE FAY**

CH. FAY

INVENTEUR

PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS

Exiger la Marque : CH. FAY

# La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>me</sup> m<sup>te</sup>.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)

DUSSEY, Inventeur, 4, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

ENCRE ET COULEURS DE CH. LORILLEUX & C<sup>ie</sup>.

PAPETERIES DU MARAIS.



# FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL

LES

SEPTEMBRE 1893

## SPORTS ATHLÉTIQUES



UNE PARTIE DE POLO

D'après une miniature persane du XVI<sup>e</sup> siècle (British Museum).

Ayuntamiento de Madrid



## LES SPORTS ATHLÉTIQUES

Le succès obtenu par notre fascicule de mai, consacré au sport hippique, a déterminé le *Figaro illustré* à composer un numéro où seraient passés en revue, tant par la plume que par la photographie, l'aquarelle et la peinture les principaux sports athlétiques auxquels s'adonnent aujourd'hui les deux sexes.

Nous passerons successivement en revue : Le Polo, le Racing, le Foot-Ball, la Longue Paume, la Bicyclette, le Lawn-Tennis, sans oublier nos vieux *Jeux de France*, dont la plupart nous reviennent aujourd'hui d'Angleterre, plus ou moins modifiés.

Nos collaborateurs, chacun suivant son tempérament, ses idées personnelles, ses observations et ses renseignements, ont apprécié les différents sports que nous venons d'énumérer : ils en ont montré les avantages ; ils ont déduit les mobiles qui poussent hommes et femmes du monde vers ces entraînements raisonnés.

Et c'est surtout aux gens du monde que s'adresse ce numéro, à ceux qui, dans les sports athlétiques, recherchent le maintien de leur santé, l'équilibre de leurs forces et leur bien-être physique.

Pour eux se sont développées des industries indispensables à la



FEMMES HINDOUES JOUANT AU POLO  
D'après une miniature indo-musulmane du XVI<sup>e</sup> siècle (British Museum).

pratique méthodique, rationnelle et élégante de ces sports : ces industries sont, pour ainsi dire, entièrement concentrées dans les mains de la maison anglaise Williams et Co, et c'est à elle qu'est due, en grande partie, la vogue dont jouissent aujourd'hui tous ces jeux : elle a pour clients les clubs et les écoles ; et elle a su créer, près de Paris, une usine à vapeur qui lui permet de faire fabriquer en France, par des ouvriers français, la majeure partie des accessoires des jeux : c'est à elle que s'est adressé le Polo-Club lorsqu'il s'est agi de se procurer un matériel irréprochable.

La photographie instantanée nous a apporté son précieux concours, indispensable aujourd'hui. En la rehaussant par le charme de la couleur, nous lui avons donné un complément de vie et de vérité qui, jusqu'à ce jour, n'ont été obtenus par aucun procédé de reproduction.

Mais, comme l'art doit toujours avoir sa place dans une publication telle que le *Figaro illustré*, nous avons demandé à des artistes aimés de notre clientèle de nous peindre des scènes se rapportant à ces divers sports.

Pour que nos lecteurs ne puissent pas nous reprocher de leur faire tort au point de vue du nombre d'œuvres artistiques originales reproduites dans ce numéro, nous n'avons pas hésité à ajouter une double prime de grand format aux deux primes qui accompagnent habituellement chaque fascicule.

Cette double prime en couleur est le fac-simile d'une aquarelle où Luqué a mis toute sa fougue espagnole et comme un souvenir

des Courses de Taureaux ; elle représente un Match au Polo de Bagatelle.

Albert Lynch a trouvé, pour sa joueuse de Lawn-Tennis, manœuvrant sa raquette sur une plage normande, une pose aussi gracieuse qu'inattendue, et M. Delbrück, dans son *Flirt fin de siècle*, nous montre la Bicyclette sous le jour le plus galant.

La partie historique n'a pas été négligée et l'article plein d'humour que M. Henri Bouchot a consacré aux origines des sports athlétiques est accompagné de très curieux fac-simile d'estampes anciennes.

Nous complétons ici, dans ces premières pages, cette partie historique, en reproduisant deux anciennes miniatures, l'une persane, l'autre indo-musulmane, que le *British Museum* de Londres a bien voulu nous laisser photographier. Nos lecteurs trouveront dans l'article d'Emile Berr, sur le Polo, l'explication de la très antique scène représentée par la miniature qui orne un manuscrit du poète Firdusi et qui figure à notre première page. Celle qui a pris place ici n'est pas moins curieuse, car elle nous montre le polo pratiqué par des femmes ; cet exemple mettra peut-être en goût nos mondaines du Polo-Club, qui, jusqu'à présent, se contentent de juger les coups, en aspirant des boissons glacées sous les grands parasols rouges.

Enfin, et pour terminer par le commencement, est-il nécessaire de signaler la coquetterie mutine de cette *Mademoiselle Bicyclette*, que Kaemmerer a si crânement campée sur notre couverture et qui ferait à elle seule le succès de ce numéro. — T. G.

## Le Cheval de luxe à Paris

Quoique ce numéro soit spécialement consacré aux sports athlétiques et aux exercices du corps, nous avons pensé que, nous adressant surtout aux gens du monde, nous ne nous éloignerions pas trop de notre sujet en leur donnant quelques conseils et quelques renseignements utiles sur un point qui devient chaque jour plus délicat : le choix et l'achat d'un cheval.

M. de Buffon a écrit que le cheval était la plus noble conquête que

l'homme ait jamais faite. Le grand naturaliste aurait pu ajouter que le cheval est le seul être qui partage avec la femme le privilège du maquillage.

Cela a l'air d'une plaisanterie et, cependant, rien n'est plus vrai. On maquille le cheval autant et même plus que la femme ; car, en effet, le seul but de tous les artifices qu'emploie une coquette est de l'embellir un peu et, surtout, de réparer des ans l'irréparable outrage. Pour le



cheval, il y a bien plus à faire encore, car, non seulement on veut cacher les ravages de la vieillesse, mais, lorsqu'il est trop jeune, on sait parfaitement le vieillir.

Il y aurait à faire des volumes sur tous les maquillages dont le cheval est l'objet. Quand il est vieux, on lui noircit les cils blanchis par l'âge et on lui lime les dents. Quand il est trop jeune, on a d'autres

procédés. On dissimule par des moyens plus simples encore une boiterie, une blessure imparfaitement guéries, etc... etc... On va jusqu'à le griser au champagne pour lui donner une vigueur factice à laquelle succède au grand ébahissement de l'acheteur, la torpeur de l'ivrogne revenu à lui.

Et ne croyez pas que ce soit seulement pour les chevaux à bas prix



L'ÉTABLISSEMENT DE M. WILLIAM CUMMING, 9, AVENUE SAINTE-FOY, A NEUILLY-SUR-SEINE.

vendus par les maquignons que ces trucs grossiers et cependant infail-  
libles soient employés. Il en existe également pour les plus beaux  
chevaux, c'est-à-dire pour les chevaux de luxe. Seulement, ce sont  
des trucs plus raffinés. Evidemment, on ne mettra pas à un cheval de  
deux ou trois mille francs une queue postiche ou une oreille en carton,  
comme on le ferait aux environs du boulevard de l'Hôpital. Mais, il y  
a d'autres systèmes. Ainsi nous nous  
rappelons avoir connu un riche ban-  
quier de Paris qui paya dix-huit mille  
francs pour son landau deux magnifi-  
ques mecklembourgeois, lesquels, mal-  
gré tous les soins dont on les entourait  
et malgré l'avoine dont on les nourris-  
sait avec prodigalité, étaient incapables  
de faire plus de deux heures de pro-  
menade dans une journée.

Rien n'est donc plus difficile que  
l'achat d'un cheval à Paris, et surtout  
l'achat d'un cheval de luxe dont le  
prix est beaucoup plus élevé que celui  
des chevaux ordinaires et sur lequel,  
par conséquent, on peut être trompé  
d'une somme beaucoup plus forte.

Et cependant, ce ne sont pas les  
maisons de vente qui font défaut. Il y  
a d'abord les marchands, au nombre  
de quatre-vingts environ vendant di-  
verses catégories de chevaux ou s'en  
tenant à une spécialité; puis les courti-  
ers qui suivent les ventes d'occasion,  
abouchent l'acheteur et le vendeur et  
reçoivent des honoraires des deux  
parties. Le Tattersall où se font, cha-  
que semaine, des ventes aux enchères  
publiques, les ventes particulières à la  
suite de liquidations, de décès, par au-  
torité judiciaire, etc...

Mais, dans aucun cas, on n'est as-  
suré d'avoir une garantie bien sérieu-  
se. Dans les ventes aux enchères, on  
vous présente un animal que vous  
pouvez examiner à loisir et même faire  
examiner par un vétérinaire, mais que,  
somme toute, malgré toutes les précau-  
tions que vous pourrez prendre, vous  
achèterez sans le connaître, et qui  
pourra vous occasionner bien des dé-  
boires. Le courtier, lui, vous fera tou-  
jours le plus pompeux éloge du cheval  
qu'il veut vous faire acheter. Vous  
aurez beau être lié avec lui, son amitié  
ne sera jamais assez forte pour com-  
battre son intérêt qui est de vous faire  
payer le plus cher possible afin de  
toucher une plus forte commission.  
Enfin les marchands de chevaux quelle  
que puisse être leur honnêteté commerciale, sont, avant tout, des mar-  
chands, qui parent et vantent leur marchandise et qui cherchent à en  
tirer le plus grand bénéfice.

Il existe donc dans le commerce des chevaux une véritable lacune.  
Il existe, nous devrions dire : il existait, car, depuis quelque temps,  
cette lacune a été comblée par M. William Cumming.

Après avoir été, comme beaucoup d'autres personnes, un simple  
amateur de beaux chevaux, après avoir constaté, comme tout le  
monde, la difficulté qu'il y a à se procurer un véritable cheval de luxe  
brillant, solide, sain, sans défaut, M. William Cumming a songé à  
rendre aux autres le service qu'il avait si souvent et si vainement  
demandé. Il s'est dit qu'il pouvait être un intermédiaire utile entre

l'offre et la demande et qu'en mon-  
tant une maison de commission offrant  
toutes les garanties d'honorabilité et  
de loyauté, il répondrait au désir à la  
fois des acheteurs souhaitant d'être  
bien servis et des propriétaires de pro-  
vince et de l'étranger enchantés de  
pouvoir s'adresser à une maison sûre  
et soucieuse avant tout, de ne pas gre-  
ver la vente de frais onéreux.

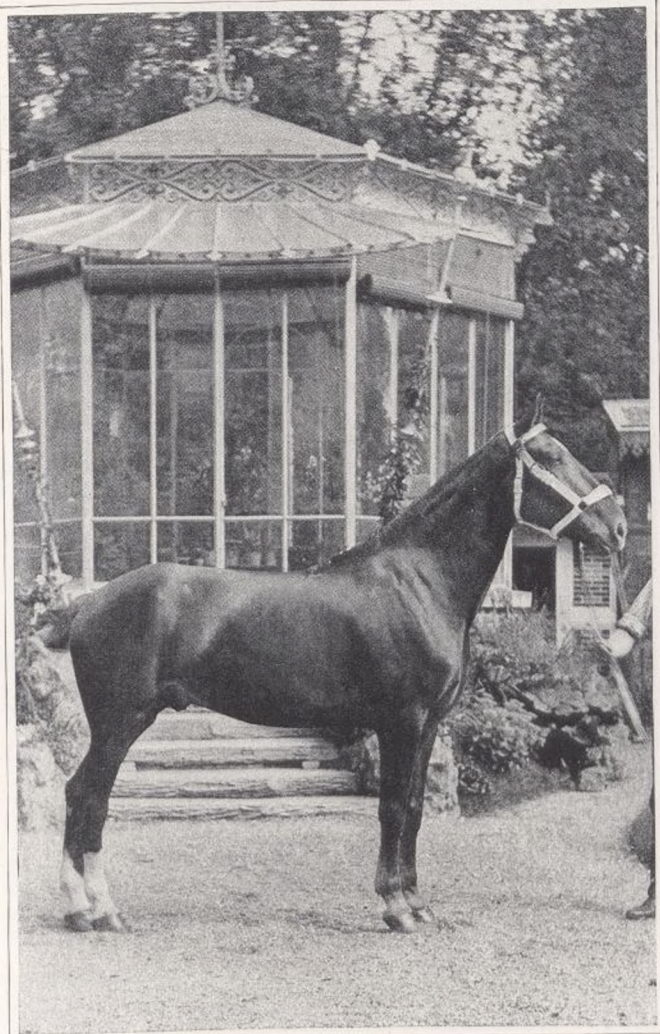
A vrai dire, il existait bien à Paris  
des maisons paraissant faire le même  
genre d'opérations. Mais, en réalité, ces  
maisons opéraient pour leur propre  
compte et faisaient plutôt œuvre de  
marchands que de commissionnaires.  
Leur intérêt, du reste, les y portait.  
Quand on peut gagner cent cinquante  
pour cent sur un cheval acheté dans  
une foire de Bretagne et revendu deux  
mois après lustré, habillé, toiletté, sous  
l'étiquette de trotteur du Norfolk, on  
serait vraiment bien bon de se conten-  
ter des dix pour cent qu'on gagnerait  
seulement à titre d'intermédiaire. Il n'y  
a, du reste, rien d'incorrect à cela. Le  
seul mal est que, comme toujours, l'a-  
cheteur paie beaucoup plus cher qu'il  
ne le ferait s'il avait affaire à un simple  
commissionnaire.

M. W. Cumming a donc bien réelle-  
ment créé la maison de commission  
pour chevaux. Il l'a fait dans des con-  
ditions d'autant meilleures qu'il pos-  
sède des connaissances spéciales rai-  
res; fils d'un grand industriel, M. Jules  
Cumming, constructeur de machines  
agricoles à Orléans, il fut envoyé par  
son père passer six mois en Angleterre  
pour se mettre au courant des perfec-  
tionnements apportés à la construc-  
tion. Parti pour six mois, il resta ab-  
sent dix-sept ans, voyageant à travers  
toute l'Angleterre, l'Irlande et l'Amé-  
rique, et s'occupant, il faut l'avouer,  
beaucoup plus de chevaux que de ma-  
chines.

On ne s'étonnera donc pas qu'à son  
retour en France, il se soit occupé de  
la vente et de l'achat du cheval de

luxe. Mais, pendant vingt ans, il ne faisait que le commerce en gros,  
c'est-à-dire la remonte des écuries marchandes, des grandes compa-  
gnies, etc...

C'est en faisant ce commerce qu'il avait pu voir toutes les difficultés  
qu'éprouve l'acheteur à se procurer un cheval tel qu'il le désire, tel  
qu'il le lui faut, en un mot, de confiance. Cela lui donna l'idée de

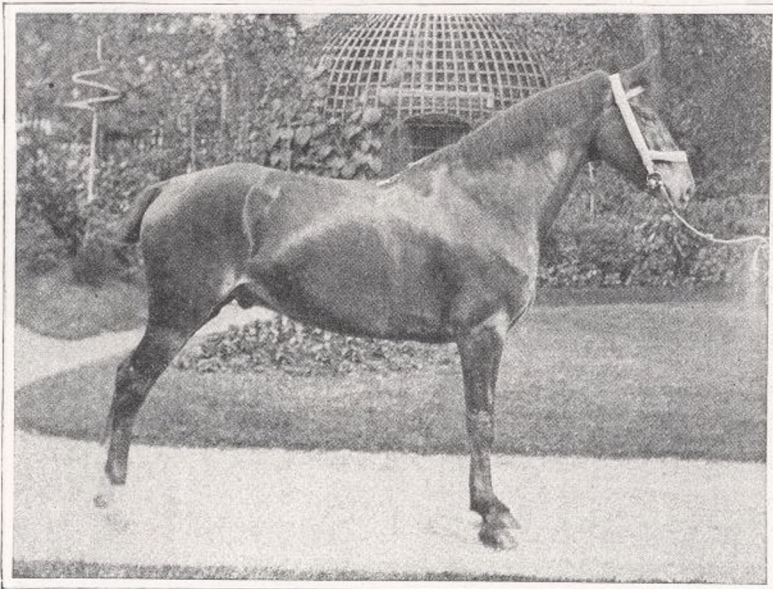


TYPE DE COB IRLANDAIS DE CHASSE ET D'ATTELAGE, IMPORTÉ PAR W. CUMMING

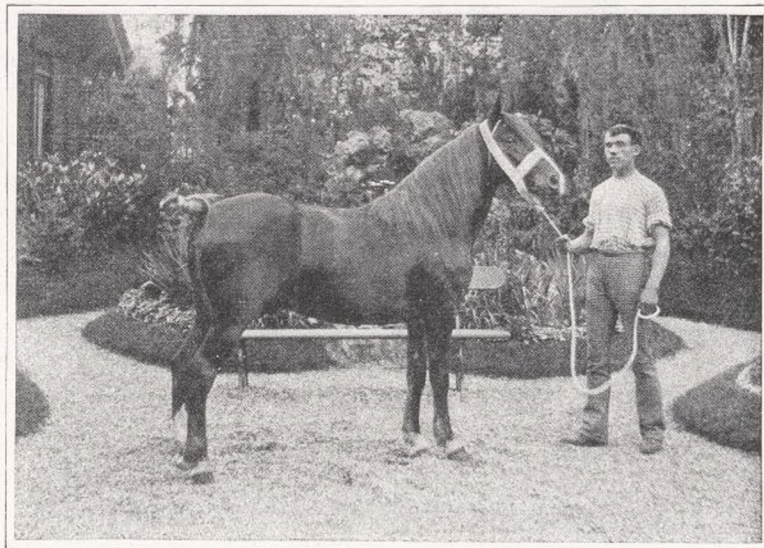


s'occuper du commerce de détail et de consacrer à ce commerce le magnifique établissement qu'il avait fait construire pour son usage personnel, 9, avenue Sainte-Foy, à Neuilly-sur-Seine. Bien que n'ayant pas été créé pour devenir une maison de vente, cet établissement réalise toutes les meilleures conditions d'hygiène et de confort pour les chevaux. Les propriétaires peuvent donc y envoyer, sans

crainte, les bêtes de prix qui, non seulement y recevront tous les soins désirables, mais ne feront que s'y améliorer. Les conditions qu'on leur y fait pour le séjour sont plus que raisonnables, car on ne leur demande qu'une pension de cinq francs par jour, cinq francs par mois pour le ferrage et autant pour la visite sanitaire faite par le vétérinaire attaché à l'établissement. Le grand avantage, c'est que l'acheteur peut



TYPE DE CARROSSIER BAL, IMPORTÉ DU YORKSHIRE PAR W. CUMMING.



PONEY ALEZAN, IMPORTÉ DU NORFOLK PAR W. CUMMING.

venir, chaque jour, examiner l'animal sur lequel il a fixé son choix, l'étudier, se convaincre de sa valeur réelle et que, par conséquent, aucune tromperie, aucune erreur, aucune récrimination ne sont possibles.

Le programme de M. W. Cumming est, du reste, bien nettement établi par lui-même. Il est basé sur les points suivants : 1° Sécurité absolue de ne trouver chez lui que des animaux de choix, toute médiocrité étant impitoyablement bannie; 2° Satisfaction de connaître la provenance de l'animal, son origine, ce qu'il a fait chez le précédent propriétaire, ainsi que de connaître exactement le prix qu'il a été vendu et le nom de l'acquéreur avec lequel le propriétaire a été mis en rapport; 3° Soins donnés aux animaux à des taux assez peu élevés pour que l'entretien ne force pas d'augmenter le prix de la vente.

M. W. Cumming, en raison de ses voyages en Angleterre et des relations qu'il y a conservées est à même de procurer à la commission des étalons, poulinières pur sang, poneys et cobs de toutes races, de toute origine, soit pour la reproduction, soit pour le service personnel.

Son intermédiaire sera donc précieux pour les personnes qui

tiennent à avoir réellement un cheval de race et d'origine certaines. Les officiers particulièrement trouvent chez lui d'excellents chevaux de pur sang venant directement de Newmarket et d'Irlande et pouvant remplir admirablement les conditions exigées pour la remonte.

Pratique avant tout et tenant à éviter aux propriétaires de trop longs frais de séjour, M. W. Cumming fait, chaque mois, à l'ancien établissement Chéri, une vente spéciale des chevaux qu'il n'a pas eu occasion de placer de gré à gré. Cette vente, bien entendu, ne se fait qu'avec l'agrément des propriétaires, et elle présente pour les acquéreurs les mêmes avantages puisqu'on peut toujours avoir non seulement l'état-civil, mais, en quelque sorte, l'historique, la biographie, les états de service du cheval offert.

En résumé, l'établissement modèle de Neuilly-sur-Seine constitue un grand progrès et réalise une notable amélioration dans le commerce des chevaux de luxe en supprimant tout aléa, en rendant impossibles désormais les tromperies légendaires.

CAREL DU HAM

## SOMMAIRE DU FASCICULE DE SEPTEMBRE

FAC-SIMILÉS DE TABLEAUX HORS TEXTE :

*Un Match au Polo-Club de Bagatelle* (double prime), par LUQUÉ.

*Flirt Fin de Siècle*, par GEORGES DELBRÜCK.

*Lawn-Tennis*, par ALBERT LYNCH.

*Les Sports athlétiques*, par T. G. *Une partie de Polo; Femmes Hindoues jouant au Polo*; reproductions d'une miniature persane et d'une miniature indo-musulmane du XVI<sup>e</sup> siècle.

*Le Cheval de Luxe à Paris*, par CAREL DU HAM; reproductions directes.

*Le Polo à Bagatelle*, par EMILE BERR; reproductions directes en couleurs.

*Le Racing et le Foot-Ball au Bois de Boulogne*, par RAOUL VERSINI; reproductions directes.

*La Longue Paume au Luxembourg*, par RAQUETTE; reproductions directes.

*La Bicyclette*, par THÉOPHILE GAUTIER fils; reproductions directes en couleurs.

*Le Lawn-Tennis à l'île de Puteaux*, par PAUL FIELD; reproductions directes en couleurs.

*Jeux de France et Sports anglais*, par HENRI BOUCHOT; reproductions d'estampes anciennes.

### COUVERTURE :

*Mademoiselle Bicyclette*, par F.-H. KAEMMERER.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet. Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

Les fidèles des *Guides Constant de Tours* attendent chaque année aux approches de la saison des vacances, le nouveau Guide-Album que publie à cette époque notre infatigable cicérone. Après nous avoir tour à tour promenés en Normandie, en Bretagne, en Picardie, en Belgique, en Suisse, voire même en Tunisie, Constant de Tours

nous introduit cette fois en pays vendéen, dans la terre des Chouans, sur les plages mondaines des Sables-d'Olonne et de Royan, avec son nouveau Guide : *Vingt jours sur les côtes de l'Océan* (de la Loire à la Gironde). - Un volume oblong, de 120 pages, avec 125 dessins d'après nature. - Paris, Librairies-Imprimeries réunies (Ancienne Maison Quantin), May et Motteroz, directeurs, 7, rue Saint-Benoit. - Prix : 3 fr. 50.

Voici la chasse ouverte. C'est le moment de recommander aux amateurs les bons livres de chasse. Elzéar Blaze est le classique de la chasse : il a fait plusieurs livres à la fois très instructifs et très spirituels : *la Chasse au chien d'arrêt*, en un volume, *la Chasse au chien courant* en deux volumes, et *le Chasseur conteur*, recueil d'anecdotes, capable de fournir matière à la conversation d'un chasseur méridional pendant toute sa vie.

Avant de se mettre en campagne, chacun voudra se pénétrer des conseils d'un homme très expert qui avait fait de la chasse sa principale occupation, et qui n'ignorait aucun des secrets de cet art aussi ancien que l'humanité. Ceux même qui ne chassent pas se plaisent à lire les récits d'un écrivain plein d'humour et de verve, qui a le mérite d'amuser toujours son lecteur. Ces ouvrages se trouvent à la librairie Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, Paris.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

*Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.*

*Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.*

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





UNE PARTIE DE POLO. — LE LANCEMENT DE LA BALLE.

# LE POLO

PAR ÉMILE BERR

## LES DÉBUTS

**Q**UELQUES patriotes se plaignent que la plupart des sports « athlétiques » dont la mode s'est implantée chez nous en ces dernières années, viennent d'Angleterre... En voilà un du moins dont ils n'auront pas lieu de médire; car il n'est à la portée que de peu de bourses, et je ne pense pas que nous soyons exposés à le voir sévir dangereusement dans ce qu'on appelle « les couches profondes » de notre démocratie...



J'ajoute que même au très spécial point de vue qui les préoccupe, les chauvins peuvent se rassurer; car si le Polo a la réputation d'être un sport anglais, ce n'est pas chez nos voisins qu'il est né. Eux aussi l'ont importé de très loin. Ils l'ont importé de Perse!

Il existe au *British museum* un manuscrit du poète persan Firdusi où figure un dessin étrange:

Le roi Afrasiab est à cheval, à l'ombre d'une gigantesque ombrelle portée par un esclave. En arrière, un groupe de musiciens; et devant le roi, sur un fonds fleuri d'arabesques joyeuses et compliquées, quatre cavaliers en costume national, la tête

ceinte de turbans, de longs sticks à la main, exécutent autour d'une boule noire on ne sait quelle mystérieuse sarabande... Firdusi nous explique que ces hommes jouent au *Chaugan*.

Considérez leurs attitudes, la forme des sticks qu'ils brandissent, le « marquoir » à côté duquel ils évoluent: c'est tout bonnement une partie de Polo jouée en Perse, 600 ans avant Jésus-Christ! Vous voyez que l'ingéniosité sportive des Orientaux a quelque peu devancé celle des Anglo-Saxons, et la nôtre.

Un autre historien arabe, Mohammed Tabary, auteur d'une *Chronique universelle*, qui est le plus ancien monument historique des Musulmans, raconte que Darius, voulant humilier un jour Alexandre en lui rappelant que les récréations du sport convenaient mieux à sa jeunesse que les soucis de la politique et de la guerre, envoya à celui-ci un stick et une balle de Polo!...

Alexandre répondit que, en effet, la balle, c'était la Terre, et que le stick ce serait lui; et que, en conséquence, l'allusion que Darius eût désirée blessante le flattait infiniment...

Dès cette époque, et partout en Orient, où le *Chaugan* est en honneur, les instruments du jeu sont à peu près ceux d'aujourd'hui. Il paraît que les polistes du Bas-Empire avaient substitué à la balle en bois une balle en cuir dur, et au stick une sorte de raquette, mais presque toujours les modèles que nous transmet la gravure sont ceux du stick moderne; le marteau de l'extrémité allongé en forme de cigare, ainsi que le préfèrent assez généralement les Anglais, ou en cylindre incurvé, ou en simple tige également recourbée, mais équilibrée.

Le Polo antique dut jouir, au surplus, d'un prestige considérable parmi les Orientaux, et je ne doute pas qu'ils le considérassent comme le plus noble des sports, car il n'est guère de poète, de conteur, ni de voyageur qui n'ait l'occasion de le louer.

On attribue même au *Chaugan* d'étranges vertus thérapeutiques. Dans un des contes des *Mille et une nuits* il est question d'un certain médecin Douban, qui guérit un roi de la lèpre en introduisant dans le manche du *chaugan-stick* (si j'ose m'exprimer ainsi!) dont celui-ci faisait usage certaines drogues mystérieuses qu'absorbaient, sous l'action de la chaleur et du frottement, les pores de la main!

Et dès ce temps-là aussi, ce n'est pas seulement aux vertus médicales et sportives du *Chaugan*, mais à ses avantages moraux, que les plus illustres rendent hommage. Bien avant que M. Ernest Legouvé nous eût enseigné le moyen de reconnaître les qualités et les défauts d'un homme à la façon dont il croise l'épée à la salle d'armes, l'empereur Abkar prétendait juger, sur leur tenue au jeu de Polo, la qualité morale des serviteurs qui l'entouraient!

La contagion bienfaisante de ce sport aristocratique s'étendit rapidement à tout l'Orient, — au Japon, à la Chine, au Thibet, à l'Inde. Les Thibétains avaient donné à la balle de bois du *Chaugan* le nom de *pulu*; sous l'action du temps et des voyages, les deux voyelles se sont « bouclées », et vous savez maintenant par quel miracle de linguistique, *Chaugan* est devenu *polo*.

Il semblait tout naturel que le Polo, dès son apparition dans l'Inde anglaise, fût signalé et enseigné dans le Royaume-Uni. Eh bien! non. Il y avait déjà quinze ans que, sous la direction du lieutenant J.-F. Sherer, attaché à « l'armée du Bengale », les premières parties *anglaises* de Polo s'étaient organisées dans l'Inde — à l'insu des sportsmen de la Métropole — quand, vers 1869, quelques jeunes officiers du 10<sup>e</sup> hussards, qui bâillaient d'ennui sous leurs tentes d'Aldershot, trouvèrent un beau matin, « dans les feuilles », le récit d'une partie de Polo engagée aux Indes entre Anglais et *Munnipoorees*. Ce fut une révélation.

En quelques jours, le 10<sup>e</sup> hussards installait à Aldershot son premier Polo; en quelques semaines, d'autres régiments imitaient



son exemple; et, au bout de deux ou trois ans, les Universités, la province, l'Irlande s'y mettaient aussi. *Polo for ever!*

On ne se contenta point d'imiter; on améliora; des règles plus précises furent établies, sous l'inspiration d'un fanatique du nouveau sport, M. John Watson; et le Polo put s'élever à la définition orgueilleuse qu'en a donnée un de ses plus graves historiens, M. Moray Brown: « Quite a scientific game. »

Aujourd'hui, partout où rayonne l'influence anglaise, le Polo règne. Il y a des polistes à Newport, aux Etats-Unis; à Santa-Monica, en Californie et à Mexico; il y en a en Afrique, à Natal; il y en a en Australie, à Sydney; il y en a à Adélaïde, à Malte, à Gibraltar... où encore?

Mais, voulez-vous? Laissons là la géographie et l'histoire; car aussi bien, n'est-ce pas d'érudition qu'il s'agit ici. Le Polo a passé la Manche; il est devenu un sport français, pratiqué par nous-mêmes, luxueusement et brillamment. Laissons là l'histoire et les exploits d'ancêtres, et ne parlons plus que de nous.

C'est au Bois de Boulogne, à côté du Tir aux Pigeons, que furent installées, il y a un peu plus de deux ans, les premières parties de Polo. Le vicomte de la Rochefoucauld en fut l'organisateur, et immédiatement un assez grand nombre d'aspirants ou d'amateurs polistes se joignirent à lui, parmi lesquels le prince de Poix, le duc de Luynes, le marquis de Podenas, le comte de Madre, MM. Thorn, Eustache et Maurice de Escandon, Luis de Errazu, Maurice Ephrussi, M. de la Garde, Fauquet-Lemaître, René et Maurice Raoul-Duval, Michel Hubert, etc.

Presque en même temps le nouveau sport s'installait en province. Un Polo était institué à Lille, un autre à Pau. Quelques amateurs, MM. de Rothschild et de Escandon, aménageaient des pistes pour eux et leurs amis dans leurs propriétés.

Mais nous étions loin encore des grandes installations anglaises, telles qu'en possédaient le Rugby Club, le Hurlingham et le 17<sup>e</sup> lanciers. La création d'un grand Polo parisien s'imposait.

Elle fut réalisée en avril 1892.

Un groupe d'une vingtaine d'amateurs se constitua et fonda le Cercle du Polo. Une vaste piste située aux confins du champ de Bagatelle, fut louée à la ville de Paris, et la construction de bâtiments spéciaux, dont le comte de Urribaren composait l'éléphant modèle, fut décidée.

Ce fut le signal de l'enrôlement. Des grands cercles parisiens, des colonies espagnoles et américaines les adhésions affluèrent. Le Cercle du Polo compte à cette heure 225 adhérents.

Le Cercle est administré par un comité de vingt et un membres nommés chaque année en assemblée générale, et qui doivent être choisis parmi les fondateurs. Ce comité est actuellement composé de MM. Bennett, duc Decazes, M. et E. de Escandon, L. de Errazu, M. Ephrussi, A. Fauquet-Lemaître, Guell, A. Hartmann, duc de Luynes, comte T. de Madre, duc de Morny, prince de Poix, R. et M. Raoul-Duval, Ridgway, baron Ed. de Rothschild, comte de Shrewsbury, Thorn et de Urribaren, — présidé par le comte de la Rochefoucauld.

Un sous-comité administre, représenté par un secrétaire-général qui est installé en permanence à la pelouse de Bagatelle.

Le Cercle du Polo est constitué très aristocratiquement, et très fermé. Quiconque désire en faire partie doit être présenté au comité par deux membres fondateurs ou permanents. L'admission n'est reconnue valide que s'il y a eu au moins six voix expri-

mées. Une boule noire sur six suffit pour ajourner le candidat.

Des cartes d'invitation peuvent être adressées à des joueurs de Polo étrangers, — mais pour quinze jours seulement, et une seule fois dans l'année. Des cartes payantes aussi sont délivrées, pour un jour ou pour une année, sur la demande d'un membre du Cercle, et sous son expresse responsabilité. *Elles ne donnent pas droit de jouer au Polo.*

Il n'y a pas de grand sport qui ne réclame impérieusement la

présence de l'élément féminin. Une assemblée d'hommes seuls ne saurait donner, quoi qu'on fasse, une impression d'élégance complète ou de complète gaieté... Le Polo-Club a donc ouvert ses portes aux femmes, mais ici encore on s'est appliqué à éviter les intrusions suspectes, et il a été statué que des cartes d'entrée seraient accordées seulement aux mères, femmes, sœurs et filles *non mariées* de Messieurs les polistes...

Le 15 avril 1893, le Cercle était défi-

nitivement constitué; les bâtiments s'ouvraient, tout neufs, au seuil du tapis vert de Bagatelle: la première grande saison du Polo parisien s'ouvrait!

Elle s'est achevée le 31 juillet dernier, après quatre mois d'exercices brillants qui avaient fort excité les curiosités parisiennes et qui ont été la définitive consécration mondaine du nouveau sport.

Je ne dis pas que nos joueurs, encore un peu neufs, y aient déployé du premier coup une virtuosité sans reproche... En conviant, au mois de juin dernier, les vieux polistes du 17<sup>e</sup> lanciers et du Rugby à venir se mesurer avec eux, ils savaient d'avance être battus. Et la libéralité de l'accueil qui fut fait à nos voisins n'en fut que plus méritoire. Le Polo de Paris les hébergeait, eux et leurs poneys — très courtoisement — pour l'unique plaisir de leur décerner des couronnes.

Mais n'importe; le Polo français affirmait ainsi son existence, et désormais il ne sera plus permis à nos concurrents d'outre-Manche d'en ignorer le chemin.

A BAGATELLE

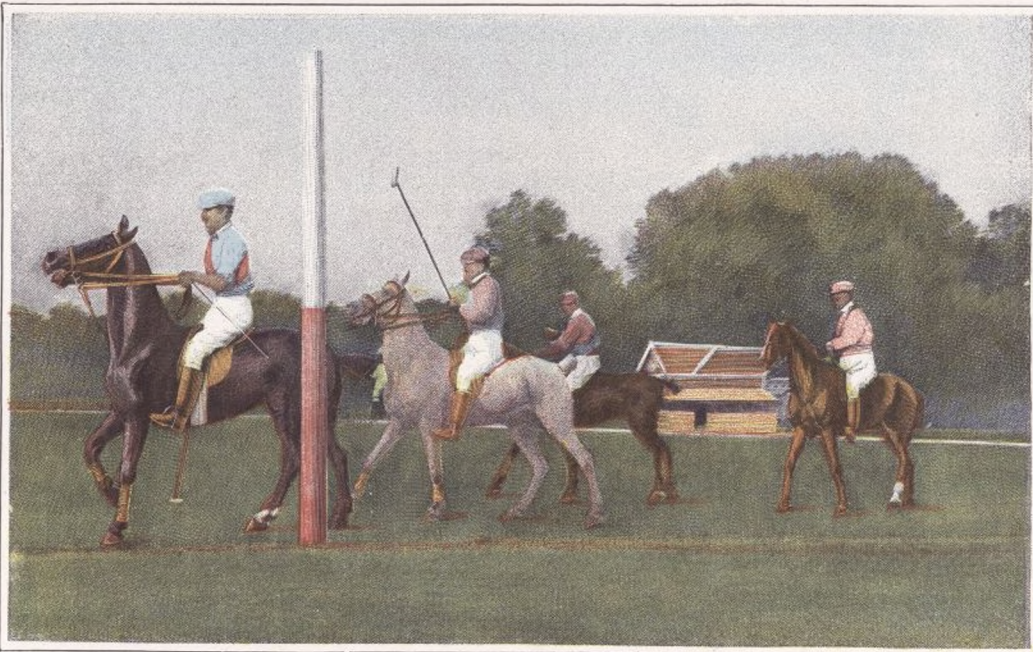
Il est charmant, ce chemin. Voulez-vous que nous y flânions un instant?

Le territoire du Polo est un des mieux situés qu'il y ait au Bois de Boulogne. En suivant, vers Suresnes, l'allée « du bord de l'eau », le promeneur arrive, un peu au delà du champ d'entraînement de Bagatelle, à une vaste prairie bordée de haies, au fond de laquelle s'espacent, dans un exquis décor de verdure, les pavillons du Cercle.

Les toits en fraîches tuiles, les façades en pitchpin verni s'encadrant dans de délicates charpenteries de sapin blanc qui en rehaussent la coloration vive, la fantaisie rustique d'une architecture qui a su éviter la banalité des « symétries » inutiles; ça et là, les rideaux à larges carreaux « sang de bœuf » s'accrochant aux fenêtres basses,

et tout autour des constructions, les plate-bandes de bégonias, dont les délicieuses fleurettes rouges s'avivent au contact du vert très pâle des pyrèthres; — tout cela évoque le plus joli coin de campagne anglaise qu'on puisse rêver.

Au milieu de la piste verte, l'œil n'est choqué par aucun horizon gênant. Tout en haut, vers Suresnes, la tache blanche des casernes du Mont-Valérien s'estompant dans un lointain de forêts; et puis, sur la gauche, par l'étroite trouée de la route des Moulins, la flèche de l'église de Saint-Cloud surgissant dans l'azur pâle, au delà des étendues coupées de massifs verts de l'hippodrome de Longchamps. Et partout ailleurs, des arbres... une clôture de



AU PÔTEAU.



LE FIVE O'CLOCK.



végétation jeune et riche enveloppant et isolant en pleins bois ce joli domaine.

Le pavillon principal est un rez-de-chaussée surélevé qu'un tapis de gravier sépare de la grande piste. Entrons-y. Tout y est disposé à souhait pour le plaisir des yeux.

Aux murs de la salle à manger, du salon « des dames » et du bureau du comité, l'illustration hippique étale ses spécimens d'œuvres les plus variés, et je ne crois pas qu'il y ait en ce domaine une seule gravure qui ne soit expressément consacrée à la glorification de Sa Majesté le cheval. Dans le décor des meubles légers et des étoffes claires, la bibliothèque *Badmington* éparpille un peu partout les trésors de sa collection sportive : manuels d'équitation, de chasse, de Tennis, etc. ; et là, sur toutes les tables, des journaux mondains, des revues anglaises : *the Century*, *the World's Life*, *Harper's Magazine*, *Graphic*, *Land and Water*, *the Field*, *Illustrated Sporting and Dramatic News*, *Times*, *New York Herald*, — quoi encore ? Je me sens plus près ici de Ramsgate que de Suresnes, et c'est un étonnement de penser que tout à l'heure, le pont traversé, je pourrai commander une friture en français — et être compris !

Des lavabos et de spacieux vestiaires, qu'on va agrandir encore, sont à la disposition des polistes. Un bar élégant va leur être aménagé.

Et tout autour du pavillon central s'élèvent les constructions annexes : le chalet du garde, les pavillons des joueurs et des joueuses de Tennis, le magasin où s'alignent dans leurs cases, par ordre de taille, les collections des sticks du Polo, et enfin les écuries toutes basses, où sont amenés les poneys, avant chaque partie.

J'allais oublier un attribut essentiel : le *marquoir*, dont les promeneurs entendent de loin, à côté du pavillon central, la mystérieuse charpenterie blanche...

Qu'est-ce que le *marquoir* ?

Mais je m'aperçois que l'explication de cet engin d'aspect bizarre n'est possible qu'après que vous saurez ce que c'est que le Polo lui-même ; et je ne l'ai pas encore dit !

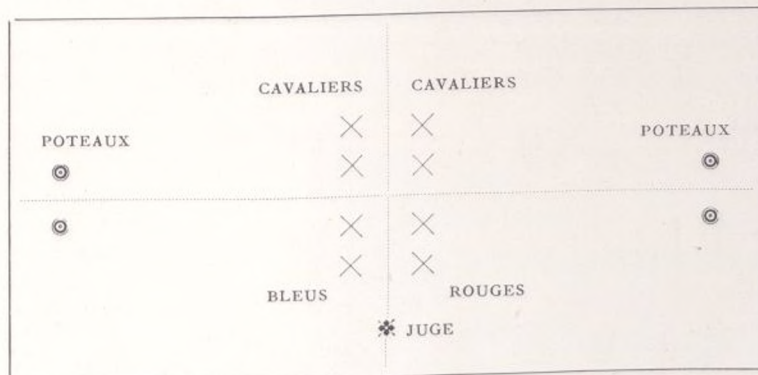
#### UNE PARTIE DE POLO

Le Polo est une « chasse à la boule » exécutée par deux quadrilles adverses de cavaliers.

La piste où s'exerce cette chasse est naturellement commune à tous les cavaliers. A chacune des extrémités de cette piste, deux poteaux ont été placés, qui marquent l'entrée d'un camp.

Le jeu consiste donc essentiellement en ceci : chaque groupe de cavaliers devra chasser la boule de façon à empêcher qu'elle ne franchisse le seuil du camp adverse, et à l'amener dans le sien.

Les parties de Polo se jouent à Bagatelle cinq fois par semaine sur la grande pelouse : le lundi et le vendredi, de dix heures à midi ; le mardi, le jeudi et le samedi, dans la journée.



A l'extrémité de la grande pelouse se trouve une petite piste qui est ouverte tous les jours comme terrain d'exercices, mais sur laquelle aucune partie n'est engagée.

La saison du Polo dure quatre mois.

En avril et mai les parties de l'après-midi durent de 4 h. 1/2

à 7 h. 1/2 du soir ; en juin et juillet, de 5 h. 1/4 à 8 heures.

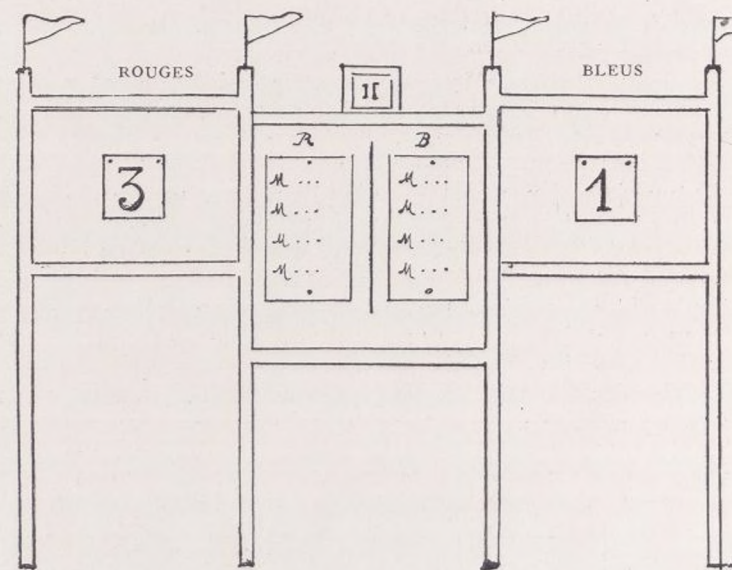
Une partie dure de quinze à vingt minutes ; un repos d'une dizaine de minutes précède chaque reprise ; une séance ne peut par conséquent et ne doit pas comprendre plus de neuf « pauses ».

Comme il est reconnu qu'un poney ne peut fournir une bonne course qu'à la condition de se reposer pendant la durée de deux parties sur trois, chaque joueur doit faire amener sur le « champ de bataille » trois poneys au moins, et plutôt quatre, en prévision d'accidents. Comprend-on maintenant pourquoi le Polo n'a pas la réputation d'être un sport économique ?...

Essayons maintenant de suivre — en profane ! — la partie engagée.

Il est cinq heures. Les oriflammes aux couleurs du Polo de Paris, — large bande écarlate bordée de bleu, sur fond rose — flottent aux poteaux du *marquoir* et sur la jolie toiture de tuiles du pavillon.

Les victorias, les buggys et les mails, militairement alignés du côté de Longchamps, ont amené au bord de la grande pelouse



une foule élégante qui s'éparpille, curieuse et bavarde, sous les grands parasols rouges et sous la véranda du pavillon.

Les joueurs se sont fait inscrire, mais sans pouvoir choisir ni leur camp, ni le numéro de la partie où ils figureront, ni leurs partenaires.

Seront-ils bleus ? Seront-ils rouges ? Et en compagnie de qui courront-ils les chances de la bataille ? Tout ceci est à la discrétion du commissaire des jeux, sorte de *semainier* désigné tous les huit jours par le comité, et à qui incombe la délicate mission de faire le *team*, c'est-à-dire de constituer les deux camps, en tenant compte des aptitudes et des conditions physiques de chaque joueur.

Il s'agit en effet d'équilibrer les avantages et les faiblesses des groupes, de façon à mettre en présence des forces à peu près égales. Les joueurs sont de taille et de vigueur différentes ; tous ne sont pas au même degré d'entraînement et de pratique ; l'un excelle à chasser la boule, et l'autre à la ramener ; il y a la catégorie des « en avant », et celle des « back » qui impliquent des qualités et des ressources d'action très différentes. Il faut que le commissaire mesure et pèse équitablement tout cela.

Voici enfin le *team* constitué.

Sur la plaque centrale du *marquoir*, les noms des huit joueurs sont inscrits ; les rouges d'un côté, les bleus de l'autre. Au sommet, le numéro 1 (qui indique que c'est la première partie qui va être jouée) apparaît dans son cadre blanc ; un coup de cloche résonne. Les poneys sont amenés par les *lads* au bord de la piste, et les joueurs montent en selle.



# A nos lectrices



**CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT.** — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



## O. J. Viola

### LADIES' TAILO

PARIS : 232, rue de Rivoli — 2, rue Castiglione  
LONDRES : 15, Clifford Street — 182, Cork St., Bond  
BRIGHTON : 81, King's Road.

AMAZONES

Costumes pour promenade, chasse, et  
MANTEAUX, JAQUETTES  
FOURRURES

By special appointment to the principal Courts of Europe

### FABRIQUE D'EVENTAILS

#### HTE TEMPLIER

Successeur de la M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> BETHMONT  
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol  
PARIS



Exposition universelle 1867  
Médaille de 1<sup>re</sup> classe.  
LE HAVRE 1863.

SPÉCIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande.

ÉVENTAILS FANTAISIE  
EN TOUS GENRES

ÉCRANS BREVETÉS  
S. G. D. G.



### VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth  
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE  
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875.

## La PATE EPILATOIRE DUSSEY

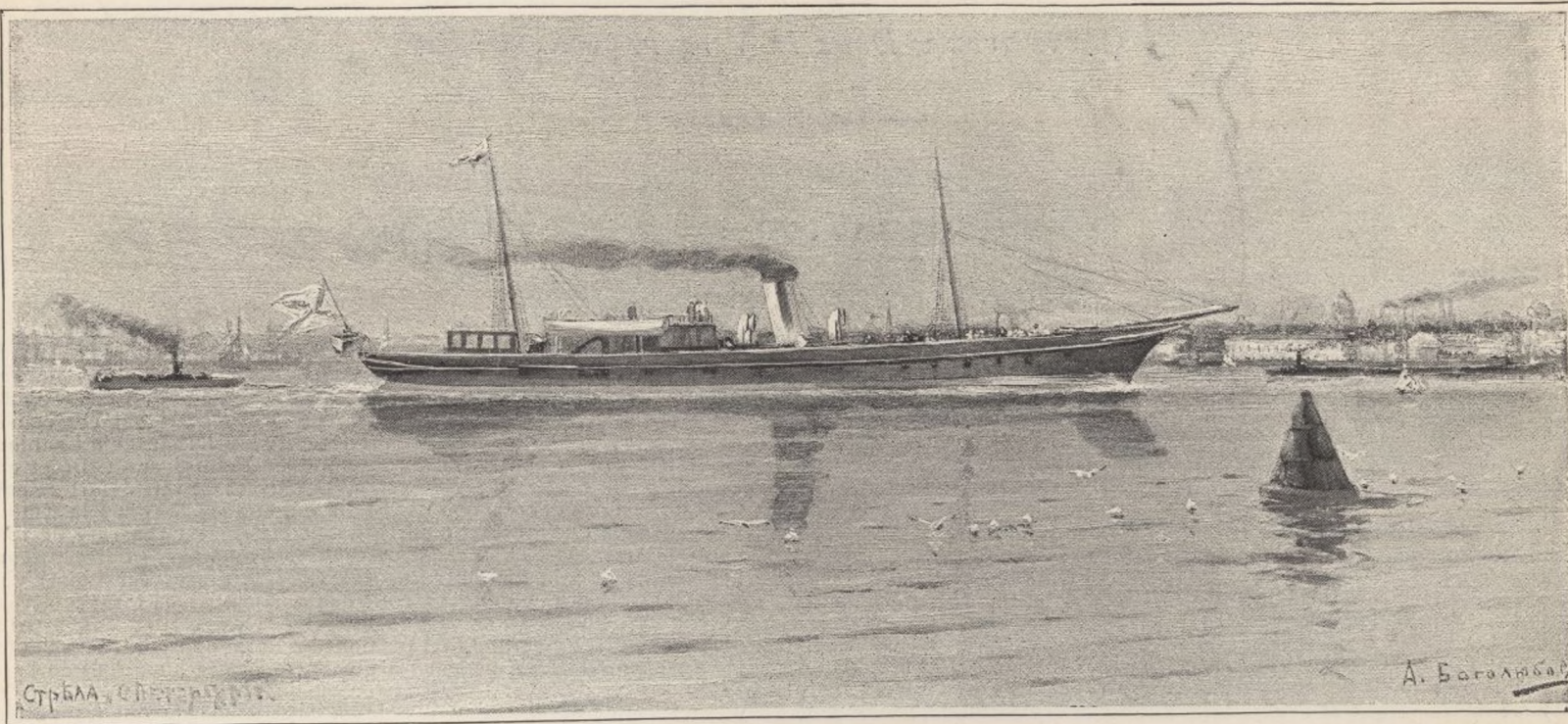
Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>me</sup> m<sup>me</sup>.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)  
DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1893

## LA MARINE RUSSE ET SES PEINTRES



STRÉLA (LA FLÈCHE)

YACHT DE S. A. I. M<sup>SE</sup> LE GRAND DUC ALEXIS, AMIRAL GÉNÉRAL DE LA FLOTTE IMPÉRIALE RUSSE  
Tableau de Bogoluboff, appartenant à S. A. le Grand Duc.



Mémoire d'Azov, croiseur de 1<sup>re</sup> classe.

Amiral Nakhimoff, cuirassé de 1<sup>er</sup> rang.

ESCADRE RUSSE A L'HIVERNAGE, A CRONSTADT  
Dessin de N. Gritsenko



Ils ont la culotte blanche, les bottes jaunes en cuir de Russie, la chemise et la casquette aux couleurs du Polo, et l'écharpe rouge ou bleue de leur camp. Chacun d'eux tient dans la main le long stick de bambou.

La piste est vide et inviolable, c'est à dire qu'eux seuls, et le *juge*, qui suit la partie à cheval, auront le droit d'y pénétrer.

Que l'un d'eux casse son stick ou soit obligé de changer de cheval, il devra venir lui-même prendre au ratelier du *marquoir* un stick nouveau, ou enfourcher *hors de lapelouse* le poney de rechange que le palefrenier lui amènera.

La piste du Polo est un pré d'environ 260 mètres de long sur 140 de large. A chaque bout sont les camps. L'entrée en est marquée par deux très hauts poteaux de fer blanc badigeonnés aux couleurs du Club, légèrement fichés en terre afin de ne point résister au choc du cavalier, et placés à sept mètres de l'axe longitudinal de la piste. Les huit joueurs sont prêts. Sur deux lignes, et face à face, ils sont venus se placer au centre de la pelouse; un écart de deux mètres seulement sépare les têtes des chevaux.

C'est dans cet intervalle que la balle en bois va être lancée par le *juge*. Et aussitôt la partie s'engagera, dans une mêlée vertigineuse de coups de maillet, dans une bousculade de chevaux, où le joueur risque tout bonnement sa vie!...

Et chaque fois que la balle aura franchi les poteaux d'un camp, un *chiffre indiquant le nombre des points* s'inscrira au *marquoir* du côté des gagnants.

Comme je n'ai pas ici l'intention de rédiger un traité du jeu de Polo, je vous fais grâce des combinaisons de toutes sortes auxquelles donne lieu ce sport difficile, des prescriptions compliquées qui en règlent la marche, des formalités minutieuses auxquelles les moindres parties en sont soumises.

Tout est réglementé et tout est prévu de la façon la plus tyrannique, et les Anglais n'ont pas tort de prétendre qu'il n'y a pas d'école de discipline plus admirable que celle-là :

la façon dont la balle doit être lancée, les conditions dans lesquelles il est permis ou interdit de se la disputer, les allures du cheval, les gestes du cavalier, les circonstances — prescrites à

un mouvement et à une seconde près — où une partie doit être interrompue, reprise, ou annulée... C'est tout un code horriblement compliqué qu'il faut connaître, et que le vertige de la course et des coups ne doit pas permettre au parfait poliste d'oublier un seul instant.

Il y a des sceptiques que cette frénésie sans but fait sourire, et qui pensent que c'est se donner bien du mal pour une balle en bois.

C'est possible. Le vicomte de la

Rochefoucauld s'est couvert de contusions, paraît-il, pendant la saison de 92; cette année, il y a eu à Bagatelle une mâchoire compromise et une épaule fracturée, et hier encore une dépêche de New-York nous informait qu'une partie de Polo, trop chaudement engagée, avait coûté cher à un joueur : une lésion au crâne, qu'on craint mortelle.

Je souhaite que le Polo de Deauville, qui s'est ouvert le mois dernier sous la présidence du comte de Ganay, et qui aura clos ses brillantes séances à l'heure où paraîtront ces mots, ne soit le théâtre d'aucun accident de ce genre... mais enfin on devrait considérer que ce risque d'être assommé pour son plaisir est gratuitement couru par des gens à qui leur situation de fortune et la « joie de vivre » permettraient plutôt qu'à d'autres d'être un peu poltrons, et que c'est là une crânerie qui n'est point banale.

L'amour du danger n'est jamais l'indice d'une âme vulgaire. On peut narguer les gens qui préfèrent une partie de Polo à une partie d'écarté. Il ne m'en paraît pas moins probable qu'une épée de combat a plus de chances d'être bien tenue dans la main qui a cassé plusieurs sticks sur un champ de Polo, que dans celle qui n'a jamais manié que des jetons de nacre, et du carton.

ÉMILE BERR.



CHANGEMENT DE CHEVAUX.

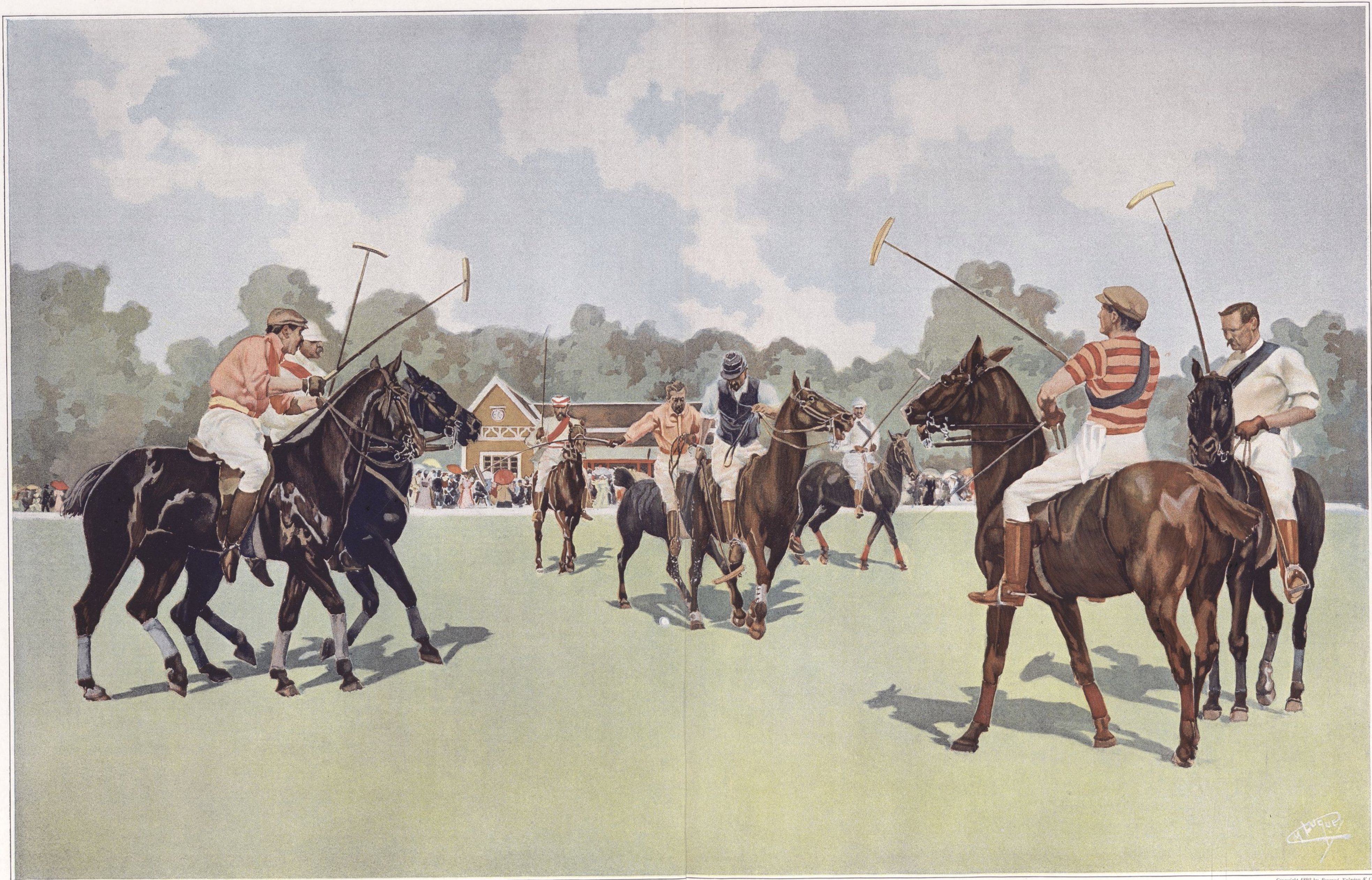








M. LUQUE



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1893 by Roussel, Volant & Co.

UN MATCH

(POLO CLUB DE BAGATELLE).

Ayuntamiento de Madrid









LE SAUT DE LA RIVIÈRE.

## Le Racing et le Foot-Ball

PAR RAOUL VERSINI

**V**ous connaissez le Bois de Boulogne — très bien, si vous êtes de la province, médiocrement, si vous êtes Parisien. Vous avez fait le tour des lacs, sans doute. Et un jour vous avez remarqué, coquettement encadré de fleurs et de verdure, un gentil chalet rustique, là, sur votre droite, à la Croix-Catelan. Vous avez demandé à votre cocher ce que c'était. Il vous a répondu, avec une nuance de mépris dans la voix : « Ça, c'est le Racing-Club (je n'ose reproduire la prononciation) ; comme qui dirait un champ de courses où on court à pied. » Et sans en demander davantage, vous avez continué votre chemin, approuvant en vous-même le dédain du cocher, — pour des gens qui se donnent beaucoup de mal, sans y être forcés et sans y rien gagner. Je vais entreprendre de vous convertir. Vous ne me refuserez pas de retourner avec moi faire une promenade du côté de mon cher Racing. Nous visiterons le Chalet, les pelouses, les pistes, les Tennis — je vous servirai de cicerone : je vous expliquerai tout ce qui se fait au Racing-Club de 1893, — et aussi comment on a fait ce Racing-Club de 1893. Cela ne vous ennue pas ?

Nous arrivons. Regardez, là (page 166), cette jolie phototypie. C'est le Chalet du Racing. Admirez-en les formes rustiques et élégantes. Entrons maintenant, si vous voulez. Voici d'abord le hall, tendu aux couleurs du Cercle, bleu de ciel et blanc, et orné des diplômes conquis par les membres qui ont conduit ces couleurs à la victoire. C'est là qu'on se réfugie quand il pleut, — pour causer. Car on cause, au R. C. A droite, à gauche, en face, les vestiaires. Le plus coquet des trois est réservé à nos jolies joueuses de Tennis — je vois que vous commencez à vous déridier. — Attendez-donc. Les jours de réunion, aussitôt la dernière course courue, on s'installe, un peu partout, pour déjeuner. Sur la terrasse, sur les pelouses, dans le hall, voire même dans les vestiaires, ce ne sont que petites tables et gais propos. Et avec un joli rayon de soleil pour éclairer le tout, rien n'est plus délicieux. Si vous saviez, Madame, comme la verdure immaculée de nos pelouses fait valoir le rose du teint et les fraîches couleurs des toilettes ! c'est un régal pour les yeux.

Si nous passions maintenant aux choses sérieuses ? Quittons le Chalet. Voyez-vous ce long ruban vert qui se déroule à travers les arbres ? c'est notre piste, où nos coureurs jouent des jambes pour conquérir de haute lutte leurs médailles et objets d'art. Ces quatre grandes taches blanches, là, à gauche, ce sont nos cours de Tennis. Cet après-midi, ils ne désespéreront pas. Toutes nos meilleures raquettes seront là, vous verrez... Cette pelouse val-

lonnée, c'est là que nos anciens ont créé le *Foot-Ball* français. Ce sera plus tard un lieu de pèlerinage : mais aujourd'hui, on la dédaigne, cette petite pelouse. Elle n'est plus digne de nos joueurs, et l'année prochaine... chut, ceci est un secret, vous ne le saurez qu'après avoir signé votre demande d'admission au R. C. Vous n'êtes pas décidé ? Je comprends : vous ne pouvez aimer le Club, vous qui le connaissez depuis quelques minutes, comme ceux qui l'ont vu naître et grandir, et qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Si vous saviez combien de peines et d'efforts a coûté l'éducation de notre Cercle ! Aujourd'hui, nous sommes la plus importante des sociétés françaises de Sports athlétiques. Le R. C. compte plus de 420 membres — son budget ordinaire dépasse 25,000 francs. Cette année 90 coureurs ont paru sur ses pistes, trois équipes de Foot-Ball ont porté ses couleurs — et plus de 75 raquettes ont compté des points sur ses cours de Tennis. Mais il y a dix ans ! Savez-vous comment cela a commencé ?

Au printemps de 1882, dix jeunes gens de Condorcet, pour lutter contre l'engourdissement physique si cher à l'Université... d'alors, résolurent de fonder une société de courses à pied sur le modèle de celles qui existaient en Angleterre. Leurs premières réunions eurent lieu sur les routes qui avoisinent le Tir aux Pigeons. Et combien durs furent ces commencements ! On ne savait pas en France ce que c'était que courir à pied, et — au début — on ne chercha pas à l'apprendre auprès de nos grands maîtres ès-sports, MM. les Anglais. Je n'ose vous décrire les courses de 1882, de peur de vous faire rire. Nos anciens couraient en casaques de satin, coiffés de toques de jockeys, culottés et bottés à la dernière mode de Newmarket. Quelques-uns mêmes, on me l'a dit, je ne l'ai jamais vu, usaient de cravaches et dépensaient leur force à se faire du mal, apparemment pour courir plus vite. Peu à peu, tout cela a disparu. Le jeu d'abord, qui avait fait une timide apparition au début. C'était une question de vie ou de mort : le jeu et le vrai sport s'excluent : ceci a tué cela. N'en parlons plus. Vous en trouverez le billet de faire part dans nos statuts. Le Conseil Municipal ne tarda pas à nous accorder une piste en gazon, celle que vous voyez là, pour remplacer la route et le macadam d'antan. Et alors les bas, les souliers Molière, les casaques multicolores rejoignirent au Musée rétrospectif les cravaches, les bottes, et les pseudonymes. L'influence anglaise gagna de plus en plus du terrain, grâce surtout à l'intelligent concours d'une maison spéciale, la maison Williams and Co. Les jerseys collants d'outre-Manche



remplacèrent les casaques bouffantes, et les culottes bouffantes tuèrent à jamais les culottes collantes.

Entre temps le Lawn-Tennis et le Foot-Ball naissaient — leur enfance a été douloureuse, — à eux aussi. — Mais aujourd'hui ils se portent bien, vous verrez...

Je m'aperçois que je n'ai guère éclairé ma lanterne. Je vous parle de la naissance de nos sports, et je ne vous ai pas dit ce qu'ils sont aujourd'hui. Excusez-moi. Aussi bien c'est à bâtons rompus que nous causons — et vous n'attendez pas de moi une dissertation sérieuse sur ce qui ne doit être qu'un délassement. Hélas, c'est un ridicule auquel nous n'échappons pas toujours, de parler de nos sports, comme s'il s'agissait du salut ou de l'avenir du pays. Je suis convaincu que les exercices physiques ont du bon, beaucoup de bon : à petite dose. Sur ce point, nous sommes d'accord.

Aux gens d'âge, sérieux et peu disposés à supporter les fatigues de l'entraînement, voici le Tennis qui tend une raquette... Mais je m'arrête : vous irez tout à l'heure à Puteaux. Notre Tennis n'est que le frère cadet de celui de la S.S.I.P. Mais c'est un cadet vigoureux — et prêt à disputer à son aîné son droit d'ainesse. Vous voyez nos cours et nos joueurs : vous ne me contredirez pas.

Le grand sport du R. C., c'est la course à pied. C'est pour elle qu'on a fondé le Club : c'est elle encore qui lui donne ses plus beaux succès. En voulez-vous la preuve ? Vous savez que depuis 1888 des Championnats de France se courent sur les distances classiques de l'Angleterre (cent yards, mile, quart de mile, cent vingt yards hurdle-race) — légèrement modifiées pour satisfaire aux exigences du système métrique. De ces quatre Championnats, trois — vous m'entendez bien — ne sont jamais sortis de notre Cercle. Pendant six années consécutives, en cent mètres, en quatre cents mètres plat, en cent dix mètres haies, les « bleu et blanc » n'ont jamais pu trouver leurs maîtres. C'est là le plus beau titre de gloire du Racing. J'ajouterai que le 4<sup>e</sup> Championnat, celui de quinze cents mètres (le mile anglais) nous est resté trois fois sur six et que, s'il ne nous appartient plus, nous conservons le meilleur coureur de fond qu'ait jamais eu la France, M. J. Borel. M. Borel a gagné deux fois le Championnat de fond des Lycées de

Paris, deux fois le Championnat de France (quinze cents mètres), trois fois le grand Steeple-Chase national (quatre mille mètres) — entre parenthèses cette épreuve si dure n'a échappé qu'une fois

sur six au R. C. — Enfin M. Borel est le vainqueur du Championnat international du mile en 1892. En 1891, quand les New-Yorkais nous envoyèrent la fleur de leurs coureurs, il fut le seul Français qui résista sérieusement — et sa belle défense arracha à son vainqueur, l'invincible Roddy (M. A. C.) ce cri du cœur : « Voilà une belle course. » Ce sont en effet nos réunions internationales, organisées par le seul Racing-Club, qui ont marqué les progrès de notre athlétisme français. En 1886, nous fûmes battus sur toute la ligne. En 1891, les étrangers, pour renouveler pareil succès durent amener un team de coureurs tel qu'on n'en vit

peut-être jamais de semblable — et encore Borel faillit-il battre Roddy. En 1892, la France gagne ses premiers Championnats internationaux avec Borel (quinze cents mètres) et Tournois (cent mètres) — et cette année Gautier nous conquiert à nouveau le Championnat de cent mètres, tandis que Meiers supplée son ancien rival et vainqueur dans le Championnat de fond. Même dans

les courses où nous avons dû baisser pavillon devant l'étranger, nous lui avons vendu du moins chèrement la victoire. En 110 mètres haies, distance purement anglaise, M. G. B. Shaw qui avait battu en se jouant nos coureurs de 1886 gagne assez juste en 1893. C'est que notre champion sur la distance, M. Mazzucchelli est un coureur de toute première force. Il ne fallait rien moins qu'un champion de Grande-Bretagne et d'Irlande pour le battre. D'ailleurs nos coureurs ont l'excuse d'être tout jeunes : Borel n'a pas vingt ans, Mazzucchelli en a dix-sept à

peine : et leurs vainqueurs d'Angleterre sont des hommes faits. Attendez quelques années — et nous verrons qui prendra sa revanche.

Ces grands succès sont dus au courage et à la persévérance des athlètes qui les ont remportés. Le temps n'est plus où l'on venait au Bois de Boulogne en frac, courir après un dernier tour de cotillon. Nos coureurs s'entraînent, rationnellement. C'est dire qu'ils ne se fatiguent pas et ne font jamais que le travail que leurs jambes et leur poitrine peuvent supporter. Certaines épreuves sont



LE CHALET DU RACING-CLUB AU BOIS DE BOULOGNE.



RACING SUR PISTE.



particulièrement dures et exigent une préparation longue et sévère : je veux parler des Cross-Countries, qui en hiver remplacent les courses proprement dites, quand la gelée ou le mauvais temps ont rendu les pistes impraticables. On appelle ainsi de longues courses par monts et par vaux, où les obstacles naturels abondent, et dont la distance n'excède cependant pas quinze à vingt kilomètres. Le parcours en est tracé à l'aide de morceaux de papier disséminés partout où doivent passer les coureurs. Nulle épreuve

n'est plus intéressante — ni aussi plus profitable aux muscles et aux poumons.

Le Racing-Club n'a garde de négliger les Cross-Countries.

Vous voyez, c'est sans conteste que le Racing tient le premier rang dans le sport pédestre. En Foot-Ball ce rang lui est encore disputé — quoique là encore les éléments dont notre Club dispose doivent lui assurer sous peu la suprématie. Je vous parle du Foot-Ball, et je suis sûr que vous ne connaissez pas ce jeu anglais.



UNE PARTIE DE FOOT-BALL.

C'est en France, le plus jeune de nos sports athlétiques. Il n'est pratiqué sérieusement que depuis 1890. Mais il a vite grandi : et déjà il absorbe toute l'attention des sportsmen pendant les mois d'hiver. Je voudrais essayer de vous faire comprendre ce jeu en quelques mots. Mais ce n'est guère commode. Dès octobre prochain les parties d'entraînement commenceront sur nos pelouses : assistez à l'une d'elles. C'est encore la meilleure façon de comprendre le jeu. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il vous passionne quand vous en sentirez toutes les finesses. Suivez-moi bien et reportez-vous en même temps au dessin qui figure sur cette page. On choisit un terrain de cent mètres de long sur cinquante de large, limité par de petits drapeaux. Chacun des petits côtés du rectangle est un camp : quinze joueurs le défendent contre les quinze ennemis qui l'attaquent. Il s'agit en effet de porter le ballon derrière la ligne du camp ennemi et de lui faire toucher terre. C'est ce qu'on appelle marquer un essai. Vous pensez bien que d'une part les joueurs font tous leurs efforts pour faire avancer le ballon et d'autre part leurs adversaires pour empêcher qu'il n'avance. Quand un essai est fait, le camp qui l'a réussi a le droit de tenter un but, c'est-à-dire (suivez-moi bien) d'essayer de faire passer le ballon par un coup de pied entre les deux poteaux verticaux plantés sur la ligne du camp ennemi, et par-dessus une barre horizontale qui les coupe à quatre mètres de hauteur (ouf !). Si le but est fait, l'arbitre — car il y a un juge du jeu — accorde trois points aux heureux vainqueurs. La partie se joue en deux reprises de quarante minutes. Le camp qui au bout de ce temps a le plus de points est déclaré vainqueur. Bien entendu cette sèche analyse ne donne qu'une très imparfaite idée du Foot-Ball : je vous fais grâce de toutes les règles de détail, je ne vous dis rien de la place occupée par chaque joueur, de la marche de la partie, en un mot de la tactique.

Car il y a une vraie tactique du Foot-Ball : et nous autres Français nous l'ignorons presque encore complètement. On l'a bien vu à Londres, où les Français avaient envoyé une équipe composée en majeure partie de membres de notre Club et commandée par le capitaine de notre équipe première, M. Reichel. C'est par leur science du jeu que les Anglais nous ont battus et

qu'ils nous battront encore longtemps. Néanmoins, notre Foot-Ball, si imparfait qu'il soit, est un des jeux les plus sains et les plus hygiéniques. Il est en grand honneur dans nos lycées et ce n'est que justice : il y a mieux réussi que la course à pied — il suffira à sauver la cause de l'éducation physique, qui trouve encore tant de détracteurs. C'est aussi le Foot-Ball qui en hiver donne la vie et le mouvement à nos clubs athlétiques.

Le Championnat national des clubs français, fondé en 1892 par M. de Coubertin fut remporté cette année-là par le Racing-Club. Le Challenge que le Cercle vainqueur détient pendant une année nous a échappé en mars dernier, contre toutes les prévisions. Mais nul ne doute qu'il ne revienne prendre sa place au Chalet, au printemps prochain, et cette fois pour n'en plus sortir.

Voilà, Monsieur, tout ce que nous faisons au Racing-Club. Vous ne doutez pas que la direction d'un club aussi prospère ne soit confiée à des hommes aussi dévoués à leur Cercle qu'à la grande cause de la vie en plein air, que le Racing-Club défend.

Notre président, M. M. Gondinet, un de nos plus brillants avocats de la Cour d'appel, remplit ses délicates fonctions avec un tact et une bonne grâce qui lui attirent mille envieux sans lui faire un seul ennemi. Les différents sports sont représentés dans le Comité par des défenseurs chaleureux, M. F. Reichel y est l'avocat du Foot-Ball, qu'il joue avec tant de sûreté et de brio, MM. Dezaux et Blanchet y sont les représentants autorisés de la course à pied : les Championnats nombreux qu'ils ont conquis leur assurent des droits incontestables à ce titre. Enfin le Tennis ne court pas risque d'être sacrifié aux sports rivaux, quand il a pour se défendre la voix et la compétence de MM. Lejeune, Raymond, Swann et Delamarre. M. Blanche, le jeune et sympathique architecte parisien, apporte au Comité le concours de ses lumières et de son expérience. M. de Pallissaux en administre les fonds en trésorier exact et scrupuleux. Enfin les collégiens, si nombreux au R. C., sont sûrs de voir leurs intérêts soutenus au Comité par les deux Normaliens qui y représentent la jeune Université, celle qui ne craint pas de se mêler à ses élèves, même dans leurs jeux, pour arriver à les mieux connaître, et en les con-



naissant mieux, à se faire aussi mieux juger par eux. Ce sont là les hommes à qui les destinées de notre Club sont confiées : elles sont en bonnes mains. Tous les membres du Racing-Club

aiment leur Cercle : toute idée qui inspire de l'amour aux hommes est impérissable.

RAOUL VERSINI.

## LA LONGUE PAUME

PAR RAQUETTE

**L**e jeu de Paume, *ce roi des jeux, ce jeu des rois*, comme le nomment les chroniqueurs, est d'origine fort ancienne. Les Grecs et les Latins le pratiquaient avec passion, et c'est vraisemblablement à la suite des légions romaines qu'il s'est introduit en Gaule. Plus près de nous, François I<sup>er</sup>, Henri IV furent de célèbres paumiers, le duc de Beaufort, — s'il faut en croire Alexandre Dumas, — prépara son évacuation du donjon de Vincennes en faisant une partie de paume, et le jeu couvert des Tuileries, où se rencontrent encore les amateurs de Courte Paume, fut construit, sous le second Empire, pour le Souverain, qui ne s'y exerça guère, mais qui se plaisait parfois à venir juger les coups, lorsqu'une belle partie était engagée.

Abstraction faite du Lawn-Tennis, importé d'Angleterre, et qui n'est qu'une pâle copie de notre jeu national, la Paume ne se joue plus aujourd'hui que dans le nord de la France et dans l'extrême midi. Toute ville, tout village même du Béarn et du pays basque a son jeu de Paume, et les parties s'y disputent avec la fougue propre aux tempéraments méridionaux. Mais, alors que, dans les Pyrénées, on se sert de balles lourdes que les joueurs se renvoient avec la main, le tambourin ou le panier, sorte de long gantelet

d'osier, les paumiers de Picardie, qui ont gardé la vraie tradition du XVII<sup>e</sup> siècle, ont de fines raquettes, garnies de boyaux tendus à se briser, et font usage de balles de liège, tellement légères qu'il faut un bras vigoureux pour leur faire franchir un long espace. Ils jouent sur un terrain uni et résistant, long d'environ 80 mètres sur 14 à 16 de largeur, et les règles du jeu, un peu compliquées, mais très précises et d'une logique rare, font de cet exercice plus qu'un sport, presque un art, tant ses fervents y apportent de finesse et d'élégance. C'est là ce qu'on nomme à proprement parler la Longue Paume.

Vers 1820, un groupe de Picards habitant Paris, pris de la nostalgie de leur exercice favori, obtinrent la concession d'un terrain au carré Marigny. Plus tard, en 1853, ils s'installèrent au Luxembourg, sur l'emplacement gracieusement mis à leur disposition par l'État, et fondèrent la Société de Longue Paume de Paris. Composée presque uniquement à l'origine des paumiers de l'Oise, de l'Aisne, de la Somme, que leurs affaires ou leurs plaisirs amenaient à Paris, elle attira peu à peu quelques Parisiens qui avaient d'abord considéré cet exercice, nouveau pour eux, d'un œil indifférent, sinon même un peu moqueur, et qui, le jour



UNE PARTIE DE LONGUE PAUME AU LUXEMBOURG.

où ils en eurent essayé, devinrent plus passionnés peut-être que leurs initiateurs. Aussi le jeu de Longue Paume de Paris, que tous les habitués du Luxembourg connaissent bien, est-il aujourd'hui très fréquenté. La Société qui s'y réunit, habilement dirigée, prête son terrain, à certaines heures, à de jeunes sociétés scolaires et s'assure ainsi des recrues pour l'avenir. L'École alsacienne, notamment, y fréquente assidûment, et c'est plaisir de voir ces jeunes gens, entraînés par l'exemple de leurs anciens, *allonger* leur coup et *couper* les balles, en tâchant de réussir quelque *ficelle* dans le genre de celle qu'ils ont vu magistralement exécuter, la veille, par les vieux joueurs de la partie sérieuse.

Mais c'est le mardi et le vendredi, vers 5 heures du soir, et le dimanche, toute la journée, qu'il faut aller voir jouer à la Paume, et c'est surtout le jour où se dispute le Championnat annuel, et où se trouvent par suite réunis à Paris l'élite des paumiers des sociétés de province. Ce Championnat se joue sous les auspices de l'Union des Sociétés Françaises de sports athlétiques, à laquelle sont affiliées la plupart des sociétés de Paume, et le vainqueur reçoit le Challenge de l'Union, dont il reste dépositaire pendant un an. Le Championnat de cette année a été particulièrement brillant, et s'est terminé, après une lutte des plus chaudes, par la victoire de la société de Compiègne.

Les hygiénistes ont souvent recommandé la Paume. L'un d'eux, bien connu dans le monde des sports, le docteur Fernand

Lagrange, lui a consacré un long travail dont voici la conclusion.

« La caractéristique du jeu de Paume, écrit-il, est de généraliser le travail et de le fractionner. Le travail y est généralisé parce que chaque muscle en a sa part; il y est fractionné parce que cette part est trop modérée pour occasionner un effort pénible. — *Beaucoup de travail et peu d'efforts*, telle serait en résumé la formule physiologique de ce jeu. Ne signifie-t-elle pas clairement qu'on y trouvera tous les bénéfices de l'exercice violent sans avoir à en redouter les dangers? »

« Aussi la Paume convient à tous les âges : le septuagénaire et le jeune garçon peuvent aussi bien que l'homme adulte y trouver plaisir et santé. »

Et ce ne sont pas là de vains mots. Le doyen de la société de Paris a largement dépassé ses soixante-dix ans, et l'un de ses meilleurs joueurs, qui a autrefois lancé des balles au carré Marigny, en 1852, présidait cet été la fête du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'installation de la société au Luxembourg!

Allez un de ces jours vous promener au beau jardin de la rive gauche, vers six heures, quand le soleil commence à descendre. Vous ne tarderez pas, après quelques instants d'observation, à admirer les finesses de ce beau jeu, comme les apprécie, chaque soir de partie, la galerie des vieux amateurs, fidèles à leur poste, qui ne ménagent aux joueurs ni les bravos ni les critiques.

RAQUETTE.



GEORGES DELBRUCK



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1893 by Bousso, Valadon & Co.

FLIRT FIN DE SIÈCLE  
Ayuntamiento de Madrid









LA SORTIE DU CHATEAU DE MADRID.

# La Bicyclette

PAR THÉOPHILE GAUTIER FILS

## DÉDICACE

Les écrivains du grand siècle avaient coutume de placer, en tête de leurs œuvres, de respectueuses dédicaces au Roy ou à quelque puissant seigneur de la Cour : un style spécial était consacré à ce genre de morceaux littéraires. Aujourd'hui, le peuple est roi et les rois sont peuple; peuple aussi les grands seigneurs. C'est donc au peuple, au peuple bicycliste que je dédie les lignes qui vont suivre.



Et, ainsi qu'il convient en bonne démocratie, je rejeterai le Vous — avec un grand V — qu'employaient Boileau, Racine, Molière et autres plats courtisans du Roi-Soleil et je tutoierai mes concitoyens agglomérés dans ce vocable de peuple.

Oui, c'est à toi, peuple, que nous devons l'avènement définitif de la bicyclette : ton exemple entraînant a gagné la bourgeoisie d'abord, puis la noblesse; la jeunesse, l'âge mûr, l'armée, la magistrature, le clergé, la gendarmerie, les postes et télégraphes et, conquête suprême, la femme... et quelle femme : la femme du monde ! Si j'osais emprunter le style de M. Scribe, tempéré par celui de M. Joseph Prudhomme, je dirais que le jour où Madame la marquise de \*\*\* a, pour la première fois, monté en bicyclette l'avenue des Champs-Élysées et,

enfilant l'avenue de la Grande-Armée, a frôlé de son alerte pédale le club des Pannés, étonné, je dirais que ce jour est une nuit du 4 août 1789, cette nuit fameuse dans laquelle la noblesse et le clergé renoncèrent solennellement à leurs privilèges.

Et ces faits considérables se sont produits à un siècle de distance, ce qui constitue, si je ne m'abuse, un centenaire. Il y a cent ans florissait l'*Encyclopédie*, un mot qui par une coïncidence étrange, contient la même racine que bicyclette. C'était d'Alembert qui menait l'*Encyclopédie* : aujourd'hui nous n'avons plus d'Alembert pour émouvoir les salons et faire pâmer les femmes du monde, mais nous avons quelques fameux détenteurs de record, auxquels on s'intéresse et qui mènent ce train. Et ces Terron, et ces Stéphane, etc., ils sortent de tes humbles rangs, de ta foule pressée, grand peuple bicycliste : employés de bureaux et de banque, commis de magasin, voyageurs de commerce, porteurs de dépêches, ouvriers matineux, actives fourmies des classes laborieuses, gens de peu, pour tout dire; tu as communiqué aux oisifs ta fièvre locomotrice, et tu as dirigé vers les vélodromes d'abord, puis vers le pavé de bois des avenues et le macadam des routes, ceux que tu considérais naguères comme des êtres supérieurs et qui s'enorgueillissaient de constituer ce qu'ils appelaient les classes dirigeantes. Le grand seigneur ne te domine plus du haut de son carrosse à quatre chevaux, il pédale, côte à côte avec toi, vêtu comme toi, suant comme toi — et même plus que toi, car il avait perdu l'habitude de peiner; — le niveau égalitaire le met à ta dimension; tu trouves cela tout naturel, lui, il en est fier.

C'est donc une victoire vraiment démocratique, d'autant plus appréciable qu'elle a été gagnée sans lutte et que les vaincus s'en montrent les plus heureux du monde et les plus fiers, ne se doutant certainement pas qu'ils ont apporté leur contingent à l'œuvre complexe de l'évolution sociale.

## LES COMMENCEMENTS

La bicyclette triomphe aujourd'hui. Elle nous a domptés, nous autres, vulgaires piétons — traduction libre : *vulgum pecus* — martyrs de l'asphalte, esclaves du fiacre, prisonniers du tramway; elle nous écrase, nous éclabousse, nous élimine et nous méprise !

Ses débuts furent pénibles : une antipathie générale accueillit le vélocipède lorsqu'il fit son apparition il y a une vingtaine d'an-



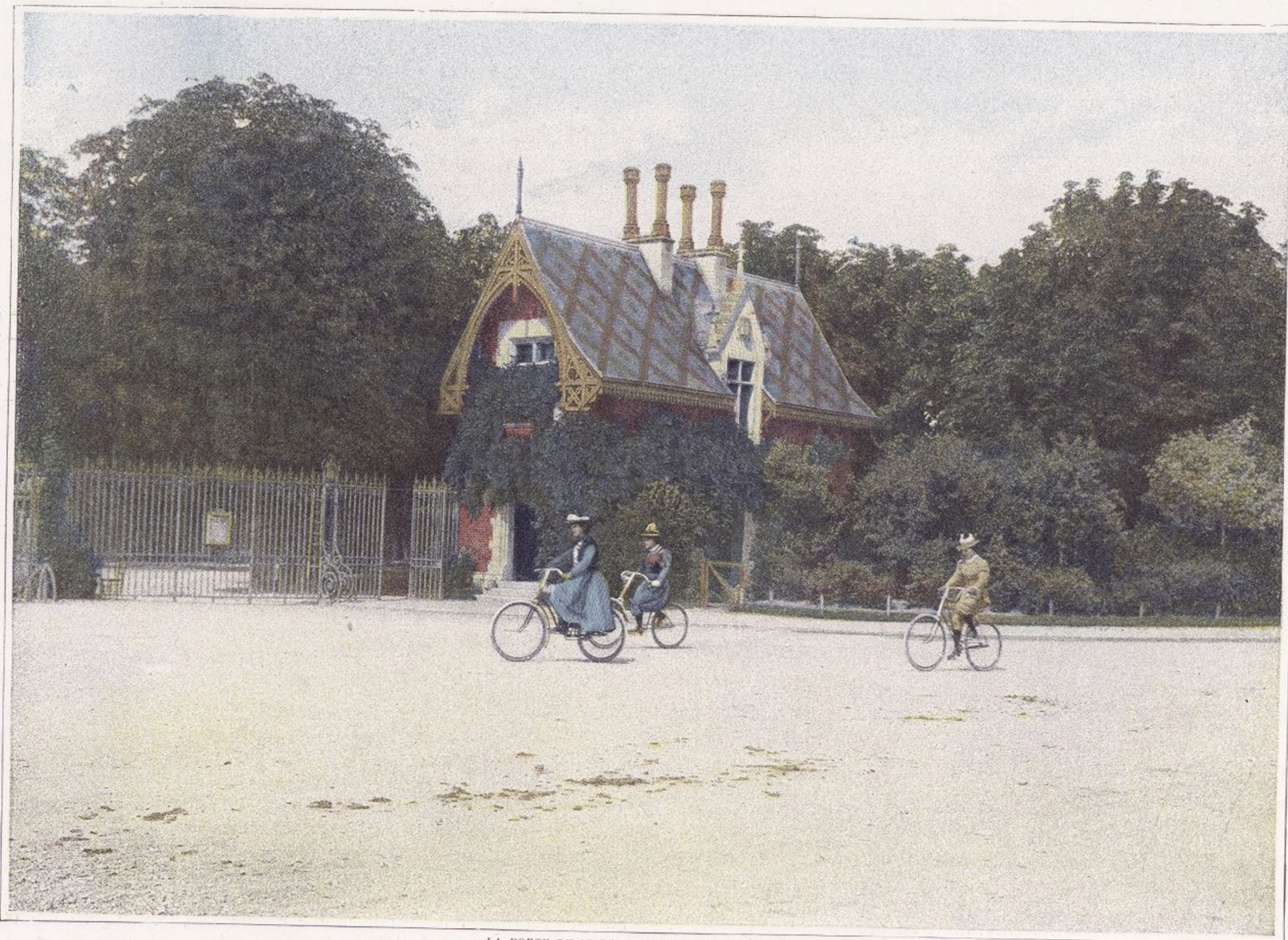
nées. C'était un enfant terrible, encombrant par l'inexpérience des cavaliers, intolérable par l'abus de la corne d'avertissement, odieusement gênant pour la circulation. Ceux qui le montaient présentaient des attitudes insolites et disgracieuses, choquant les notions d'équilibre auxquelles notre œil était accoutumé. En outre, la forme de ces machines, notamment du grand bicycle, avec son immense roue antérieure, instablement soutenue par une sorte de roulette à l'arrière, en rendait l'usage dangereux, ce qui contribuait à les faire mal voir des familles prudentes, car la vélocipédie resta longtemps un exercice abandonné à la jeunesse; et les mères ne plaisaient pas avec ce qui peut endommager leurs fils.

Malgré tous ces obstacles, l'enfant grandissait: des inventeurs

patients, des industriels avisés devinèrent son avenir et poussèrent le vélocipède comme on « chauffe », dans les établissements d'instruction, l'élève dont on veut faire un prodige.

Ce fut alors, pour l'infortuné public, une période au moins aussi pénible que la précédente: ce fut le commencement de cette publicité incessante, infatigable, revêtant toutes les formes, franchissant tous les seuils, tympanisant toutes les oreilles, aveuglant tous les yeux, épuisant toutes les formules du lyrisme le plus aigu.

Les Anglais, qui ne nourrissent pas la même défiance que nous à l'égard de la réclame, lisent sérieusement les prospectus des fabricants et les annonces des journaux. La vélocipédie don-



LA PORTE DE MADRID, AU BOIS DE BOULOGNE.

nait satisfaction à un besoin inné chez eux, celui de la locomotion rapide: ils s'y livrèrent bientôt avec fureur. La crainte d'être ridicule, qui domine le Français, est un sentiment inconnu chez nos voisins: un Anglais ne rougira pas de tomber en public, et personne ne se moquera de l'accoutrement d'un ou d'une bicycliste, si cet accoutrement est commode et pratique. Ajoutez-y que le vélocipède fournit d'excellentes occasions de se casser le cou, genre d'opération qui fait partie indispensable de l'éducation sportive de l'Anglais et vous comprendrez pourquoi le bicyclisme s'est d'abord si rapidement développé en Angleterre. L'industrie de ce pays, si active, si entreprenante créa de colossales usines pour la construction des vélocipèdes: des villes entières, comme Coventry, sont uniquement adonnées à cette fabrication, occupent des milliers d'ouvriers et alimentent toutes sortes de métiers annexes.

#### LA MACHINE

Mon ingénieux et érudit collaborateur, Henri Bouchot, racontera plus loin à nos lecteurs les origines du vélocipède; une des gravures qui accompagnent son étude montre que, dès 1818, les principaux organes de cette machine et même certains de ses accessoires étaient créés par les inventeurs. Puis, après un long sommeil de trente-cinq ans, dormi par la draisienne dans les greniers et les galetas, survint l'idée des pédales.

« Une matinée de 1855, dit M. Baudry de Saunier, dans son intéressante et savante *Histoire de la vélocipédie*, Michaux, serrurier en voitures à Paris, chargé de la réparation d'une des rares draisiennees que quelques fanatiques avaient encore le courage d'exhiber à l'ironie publique, examina longtemps la bizarre machine. Faisant lui-même l'essai de cette draisienne — qu'on actionnait en se poussant sur le sol alternativement de chaque pied — il constata la nécessité d'entretenir et même de produire

la vitesse, sans recourir au grossier expédient du pied plaquant le sol. »

Michaux résolut la difficulté en fixant aux deux extrémités du moyeu de la roue d'avant une manivelle sur laquelle s'insérait à angle droit une tige qui devait devenir la pédale.

Vers la même époque, un carrossier de Pont-à-Mousson, Lallement, arrivait à des résultats analogues.

De l'invention de Michaux date le bicycle. Mille tentatives, les unes baroques, les autres inutiles, quelques-unes admirablement ingénieuses, perfectionnèrent cet appareil, l'allégèrent, l'assouplirent, rendirent la mise en selle plus aisée, réglèrent la direction, permirent de modérer la marche ou d'arrêter l'élan: mais ce ne furent, en résumé, que des modifications de détail.

Comme vous le savez, et conformément à la tradition, l'invention, essentiellement française, fut exploitée fructueusement par les Américains et les Anglais: non seulement ils opérèrent dans leur propre pays, mais ils envahirent la France qui, jusqu'à ces dernières années, est restée tributaire des industriels de Coventry, Birmingham et autres lieux où l'on manipule l'acier.

Trente ans encore s'écoulaient. La vélocipédie, sans doute, était constituée: ses adeptes s'étaient groupés, formés en sociétés diverses; elle avait pris sa place dans la vie publique, mais l'insuffisance des machines en limitait l'emploi: seuls, les professionnels, que le public assimilait volontiers à des acrobates, pouvaient enfourcher des bicycles dont la roue d'avant mesurait 1<sup>m</sup>40 de diamètre.

C'est vers 1880 que parut la première bicyclette, ou plutôt une machine imparfaite, qui contenait cependant le germe vivifiant de la future vélocipédie: ce germe c'était la chaîne alliée aux pédales, s'engrenant sur des pignons dentés suivant certaines proportions et reliant l'action des deux roues, dont l'une devenait roue directrice et l'autre roue motrice. Cette disposition



avait pour résultat ce que, en mécanique vélocipédiste, on appelle la multiplication.

L'auteur que j'ai cité plus haut explique fort clairement la différence entre le bicycle et la bicyclette.

« Le bicycle ordinaire, dit-il, n'est pas multiplié, car la roue motrice y fait un tour de route pour un tour de pédale. Une machine est dite multipliée, comme la bicyclette, lorsque la roue motrice fait un tour un quart, un tour et demi, quelquefois deux tours, pour un tour seul de pédale. Lorsqu'on dit qu'une machine est multipliée à 1<sup>m</sup>40, par exemple, on indique que le rapport des deux pignons unis par la chaîne est tel que la machine couvre, en un coup de pédale, le chemin qu'un bicycle haut de 1<sup>m</sup>40 couvrirait dans ce même coup de pédale. »

Cette multiplication a pour résultat de permettre de réduire considérablement la hauteur de la machine, si bien qu'une bicyclette normale multipliée à 1<sup>m</sup>50 parcourt à chaque coup de pédale une longueur de 4<sup>m</sup>71.

La voie était dès lors largement ouverte et des améliorations de détails, successivement réalisées par les fabricants et propagées par les réclames, par la presse spéciale et surtout par les professionnels que subventionnent les constructeurs, firent comprendre au public les avantages qu'il pouvait tirer de ce nouvel outil de locomotion.

Je ne parle ici ni du tricycle, ni des sociables et autres machines à trois et quatre roues. Ce sont là des ustensiles domestiques utiles et vertueux, qui rendent de grands services aux familles, ainsi qu'aux personnes qui recherchent l'équilibre stable, mais elles ne présentent qu'un intérêt médiocre au point de vue sportif.

Des sociétés vélocipédiques se créèrent sur tous les points du globe; après bien des rivalités et des discordes intestines, la plupart s'affilièrent les unes aux autres: ainsi se créa une sorte de franc-maçonnerie cycliste qui enrégimenta des milliers de jeunes gens et eut cette influence bienfaisante de les détourner des oisivetés malsaines, des trainages dans les cafés; les accoutuma à se lever de bonne heure, à développer leurs forces, à dégauchir le dimanche leurs corps déformés par le travail de la semaine. En cela la bicyclette a été un élément important dans l'amélioration de l'hygiène publique.

Mais il faut bien le dire, ce mouvement ne dépassait pas un certain niveau social: ouvriers, commis de magasin, employés de bureau, petits commerçants, fils de demi-bourgeois composaient l'immense majorité des vélocipédistes, sauf, bien entendu, la catégorie des professionnels.

EXCELSIOR

Le jour où quelques hommes du monde commencèrent à s'adonner sérieusement au cyclisme, ce sport entra dans une phase nouvelle, plus élevée, celle dont nous nous occupons spécialement ici.

Ils avaient pratiqué la bicyclette dans leur jeunesse, à titre d'amusement et d'emploi de leurs forces naissantes: mais, avec les années, la réflexion vint, qui leur fit découvrir les avantages que présente cet exercice au point de vue de la santé et de l'équilibre des forces.

En effet, l'usage raisonné et modéré de la bicyclette contribue singulièrement à maintenir « en formes » le corps humain. Chez

le cycliste en action tous les muscles travaillent également et simultanément: le torse pour la conservation de l'équilibre, les jambes pour la mise en mouvement des pédales et le réglage de la vitesse; les bras pour la direction au moyen du guidon; les facultés d'attention, de sang-froid et de présence d'esprit s'aiguisent par la crainte d'une chute ou d'un obstacle imprévu; l'air respiré dans la rapidité de la course alimente vivement les poumons et les fait fonctionner; le soleil, la bise ou la pluie chauffent ou fouettent la peau et y ramènent les couleurs effacées par les fatigues de la vie mondaine. Arrivé au terme d'une promenade bien conduite, sans exagération de vitesse, le cycliste éprouve une sensation délicieuse de bien-être, d'aisance et de souplesse.

S'assouplir et se maintenir « en formes » c'est aujourd'hui la grande préoccupation du mondain qui ne subit pas, comme

l'homme du peuple et le travailleur l'obligation professionnelle d'exercer ses muscles. L'homme du monde cherchait naguère la satisfaction de ce besoin dans l'escrime, dans l'équitation, dans la boxe; mais ces exercices ne demandent que des efforts partiels, des tensions excessives de certains muscles, au détriment d'autres organes. La bicyclette, au contraire, réunit tout, elle réclame un effort général, modéré et équilibré, c'est l'idéal!

Et en cela, elle est une excellente préparation aux autres exercices du corps. Un général de cavalerie, des plus brillants, n'a pas craint, m'a-t-on dit, d'affronter l'apprentissage de la bicyclette, quelque peu pénible pour l'homme mûr, et il s'en trouve fort bien; lorsqu'il

doit monter un cheval nouveau ou difficile, une heure de bicyclette constitue pour lui un entraînement préalable excellent, qui met en éveil tous les moyens du corps et permet au cavalier de résister avantageusement aux plus imprévues fantaisies de sa monture.

Dans un but analogue à celui que poursuit ce général, mais dans un tout autre ordre de faits, on voit les sujets de la Danse de l'Opéra pratiquer méthodiquement la bicyclette: c'est toujours, comme vous le voyez, la préoccupation du « maintien en formes » et surtout de la souplesse, qualité première de la danseuse, qui doit savoir unir la vigueur à la grâce et dont le sourire cache un effort énorme, représentant un dur et opiniâtre labeur.

Des médecins ingénieux ont même demandé à la bicyclette le remède à certaines maladies nerveuses, la guérison de certaines atrophies ou paresse de muscles: un malade placé sur une machine et intelligemment soutenu peut se trouver amené, par un instinctif besoin d'équilibre, à produire des mouvements dont il se croyait incapable et que sa volonté, troublée par son imagination, se refusait à accomplir. Cet exercice, conduit avec prudence et sagacité, aurait, paraît-il, amené des cures merveilleuses.

Il faut, assurément dans tout cela, faire la part de l'engouement: la bicyclette ne guérit pas toutes les maladies et ne rétablit pas tous les déséquilibres; mais elle occupe le corps et l'esprit, ce qui la rend recommandable aux névrosés des deux sexes.

LES FEMMES S'EN MÈLENT

Il fallait leur intervention pour que la bicyclette fût définitivement reçue dans le monde et acceptée par le *high-life*. En Angleterre, la chose était faite depuis longtemps, c'est-à-dire depuis le



AU MANÈGE PETIT.



jour où les filles du Prince de Galles avaient paré de leurs grâces et de leurs élégances la machine nouvelle.

La femme française, plus timide, plus réservée par éducation et par tempérament, hésita longtemps à se livrer à cet exercice : les mères pudiques, les bonnes amies mal faites, les médecins vieux-jeu leur représentaient la bicyclette comme une bête diabolique, fatale à la santé, et d'où la vertu risquait de choir, aussi bien que le corps. Et cette mise en selle à califourchon, qui présentait, vue de dos, des aspects inconvenants, et ce raccourcissement des jupes découvrant le pied et laissant deviner la jambe!

Malgré toutes ces graves objections — et peut-être à cause d'elles — les femmes s'engagèrent dans le mouvement. Elles y ont apporté un charme, une élégance qui ont transformé la bicyclette et l'ont rendue aimable. Elles ont su aussi l'utiliser au profit de leur coquetterie. Pour elles, les fabricants ont dessiné des machines plus gracieuses : pour elles, des grands tailleurs, comme Manby, ont créé des costumes ingénieux, qui atténuent, sans le masquer complètement, l'aspect de ce califourchon qui choquait les grand'mères; la jambe, habillée un peu en garçon, peut se montrer sans impudeur; aussi le spectacle d'une société de jeunes femmes parcourant les environs du Château de Madrid ou les grandes allées du Bois de Boulogne est certainement un des plus gracieux qu'on puisse imaginer.

Sur la bicyclette, l'allure de la femme — je ne parle pas ici de la professionnelle — mais de la femme qui fait partie du monde ou qui y touche par quelque côté discret (me fais-je bien comprendre?) est naturellement moins rapide que celle de l'homme, mais elle semble plus régulière et plus rythmée. Un sceptique m'a dit que cela tenait tout simplement à ce que les femmes montent généralement des machines exceptionnellement soignées comme construction; mais je ne veux pas le croire et je préfère conserver mes illusions.

Pédalant bien en mesure, avec un léger balancement qui éveille sans doute dans son esprit l'image de l'oiseau bercé sur une branche ou du dauphin que soulève le rythme de la vague, dirigeant une machine dont elle n'a à redouter ni les caprices ni les trahisons, la bicyclette est assurément plus gracieuse de mouvement et plus harmonieuse de contours que la femme à cheval, posée gauchement, en contradiction avec les lois de l'équilibre, et toujours en méfiance vis-à-vis de sa monture.

#### BRÈVE PSYCHOLOGIE.

Il y a un état d'âme bicycliste : j'ai dit plus haut quelles jouissances physiques procure la « machine ». Mais elle suscite d'autres satisfactions d'ordre purement intellectuel. La plus vive est, assurément, de se sentir faire ce que ne font pas les autres; de dominer la foule du haut de sa sellette, d'aller plus vite que ceux qui marchent avec leurs pieds ou qui roulent en voiture, de se tenir en équilibre sur ces deux roues tandis que le passant, qui ricane, en choirait ridiculement s'il essayait seulement de s'y percher. La bicyclette permet, en outre, de revêtir un costume spécial; le goût du travestissement est inné chez l'homme : le cyclisme s'y prête à merveille et des tailleurs-artistes comme Manby ont singulièrement favorisé ce penchant chez les deux sexes.

#### COMMENT L'ON DEVIENT BICYCLETTISTE

Les pentes qui conduisent au cyclisme sont nombreuses. Lorsqu'on est jeune on pédale par besoin de mouvement et d'imitation des camarades; d'autres obéissent à la nécessité de se transporter rapidement et économiquement d'un point à un autre et de trouver en outre, dans le cyclisme, un exercice hygiénique; la contagion a sa part aussi dans le développement de ce sport;

et ceux qui en ont goûté les joies deviennent d'ardents apôtres de ce nouveau culte, quelque chose comme des soldats de l'Armée du Salut, mais mieux costumés. L'amour, qui se glisse partout, a déterminé plus d'une vocation, par le désir de suivre l'objet aimé sur les routes lointaines ou sous les allées couvertes; et derrière l'amour, est venu son ombre grimaçante, la jalousie, qui compte sur la pédale pour surprendre les infidèles.

C'est ainsi que l'innocente machine joue son rôle dans le drame héroï-comique des passions humaines.

#### L'APPRENTISSAGE — LES MANÈGES

L'apprentissage de la bicyclette est beaucoup moins pénible que se l'imaginent les non-initiés. Si l'aspirant bicycliste a dépassé la période de la première jeunesse, celle où l'on tombe sans douleur et sans nervosité et où l'on peut, par conséquent, apprendre seul ou avec le soutien d'un camarade, le mieux est, pour lui, de s'adresser à l'un des manèges installés spécialement pour l'enseignement de la bicyclette.

Une semaine, à raison d'une leçon par jour, suffit généralement pour apprendre à monter en selle, à s'y tenir, à se diriger et descendre. Le reste, c'est-à-dire la vitesse, l'élégance, l'adresse, s'acquiert par l'usage, par la fréquentation des routes et des rues, par l'observation personnelle et par les conseils.

Nous donnons plus haut une vue partielle du manège Petit, le plus élégant et le plus pratique comme installation, le plus select comme fréquentation. S'il n'existe pas, jusqu'à présent, de Club vélocipédique spécial au *high-life*, les réunions matinales du manège Petit en tiennent lieu : c'est un terrain neutre, où le bon ton est de rigueur, mais où, entre femmes, les nuances sociales

se fondent volontiers. Le manège Petit possède trois étages de pistes, très ingénieusement superposées, des vestiaires spacieux, des salons de conversation et de rafraîchissements.

Mais une des parties les plus intéressantes peut-être de son installation, ce sont les casiers où se trouvent classées les bicyclettes confiées en garde : car là on peut lire, sur les étiquettes qui y sont suspendues, les plus beaux noms de France, la crème du *Tout-Paris*.

Là aussi, autant que dans les magasins annexés au manège, on peut apprendre à connaître les élégances d'une machine, les raffinements de sveltesse, de profil; les ingénieuses adaptations où la recherche du confort s'allie à l'obligation de légèreté. C'est dans la qualité de sa machine, dans le choix judicieux du *pneu*, dans les soins dont il l'entoure, dans la tendresse avec laquelle il la manie que l'homme et la femme du monde se distinguent du vulgaire cycliste, pour qui sa paire de roues ne constitue qu'un véhicule : à l'un le cheval de fiacre, à l'autre le pur-sang, que l'on soigne et que l'on panse méticuleusement après chaque course.

#### L'AVENIR

La bicyclette est aujourd'hui, non seulement entrée dans nos mœurs, mais on peut dire qu'elle fait partie de l'outillage de notre civilisation moderne, au même titre que le téléphone et que la lumière électrique. Dans dix ans le nombre des cyclistes sera, pour le moins, égal à celui des piétons, d'autant que le prix des machines baissera forcément. Les municipalités seront alors obligées de faire ce que les cyclistes réclament déjà, savoir, d'établir des trottoirs ou pistes spéciales, où la bicyclette n'aura pas à redouter la promiscuité malveillante et dangereuse du fiacre ou du tramway et où elle n'incommodera pas davantage les rares piétons qui, à cette époque, persisteront à se servir de ce mode de locomotion primitive qui s'appelle la marche.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



LA RENTRÉE A MADRID.





LES CHALETs DE LA SOCIÉTÉ DE SPORT DE L'ÎLE DE PUTEAUX (S. S. I. P.).

## Le Lawn-Tennis

PAR PAUL FIELD

**L**e Lawn-Tennis est peut-être le sport le plus en vogue à l'heure actuelle. A Paris, à la campagne, aux bords de mer, des clubs de Tennis se fondent et prospèrent, et il n'est pas de château, de maison de campagne aisée, qui n'ait son « Lawn-Tennis Court. »

Ce jeu si répandu aujourd'hui n'est autre qu'une modification de la Courte Paume, si universellement jouée en France au siècle dernier.

Introduit en Angleterre par le major Wingfield vers 1874, le Lawn-Tennis gagne rapidement la faveur des sportsmen anglais qui trouvent le nouveau jeu plus amusant que le Croquet et moins difficile à apprendre et à pratiquer que le jeu national, le Cricket.

En 1877, le *All England Croquet-Club* publie les premières règles du nouveau jeu et bientôt après change son nom en *All England Lawn-Tennis Club*, le Croquet étant de plus en plus négligé par les joueurs sérieux. L'année 1877 vit la fondation du *Lawn-Tennis Association* qui réunit sous sa juridiction tous les clubs de Tennis d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et du pays de Galles. Des championnats doubles et simples pour dames et messieurs sont organisés chaque année. Ces réunions qui durent généralement une semaine attirent un public considérable et il n'est pas rare de voir cinq ou six mille personnes assister au match final.

L'introduction du Lawn-Tennis en France ne date que d'une dizaine d'années. Joué à l'origine par quelques anglais qui fondent des clubs, ce n'est qu'en 1885 que trois sportsmen de haute marque : le vicomte Léon de Janzé, MM. Kelly et La Montagne obtiennent de M. de Rothschild l'autorisation d'établir dans l'île de Puteaux un « court » en asphalte et un chalet minuscule où les quelques adhérents changeaient de costume.

Le jeu devenant de plus en plus en faveur, un seul « court » ne suffit plus. En effet, en 1886 le cercle de Saint-James compte près de deux cent cinquante membres et dépense vingt mille francs pour établir de nouveaux « courts » et faire élever un chalet confortable pour remplacer l'installation primitive des débuts.

Autorisé la même année, le Cercle de Saint-James change de nom et devient la puissante et riche *Société de Sport de l'Île de Puteaux*.

En 1892, une société d'aviron ayant manifesté l'intention d'acquérir le terrain dont la S. S. I. P. (Société de Sport de l'Île de Puteaux) était locataire, les fondateurs n'hésitent pas : ils constituent — séance tenante, pour ainsi dire — une société civile, la Société Immobilière des Terrains Nord-Est de l'Île de Puteaux ; cette société civile fit, légalement, l'acquisition des terrains

convoités et les loua à la Société de Sport de l'Île de Puteaux.

Aujourd'hui, la S. S. I. P. est bien chez elle et n'a pas à redouter les fantaisies de ses propriétaires, par l'excellente raison que ceux-ci sont précisément ses membres les plus anciens et les plus dévoués.

Avec le succès et la fortune affluent les sympathies : les onze « courts » du club deviennent de plus en plus insuffisants. Débordé de demandes d'admission, le comité est obligé de limiter le nombre des joueurs. Au 1<sup>er</sup> janvier 1893, le club comptait, en effet, plus de huit cents membres, dont quatre cent soixante permanents et pratiquant régulièrement le Lawn-Tennis.

L'expansion du Lawn-Tennis s'était manifestée si rapidement que la Société de l'Île de Puteaux ne pouvant plus suffire aux demandes d'admission, un élément plus jeune, le Racing-Club, demanda et obtint en 1890 l'autorisation d'établir sur son terrain du Bois de Boulogne deux « courts » de Tennis. C'était trop peu : aujourd'hui ce club possède cinq « courts » toujours occupés, et il n'est pas rare que les joueurs soient obligés de retenir leur rang et d'attendre avant de pouvoir faire leur partie.

L'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques réunit, sous sa juridiction, presque tous les Tennis club français. Le président de la Société de Sports de l'Île de Puteaux est en même temps président de l'Union.

C'est cette Union qui organise, chaque année, des championnats de France (simple et double). Le championnat interclubs (double) a été gagné, en 1891, année de sa fondation, par MM. Desjoyau et Legrand qui représentaient la Société de Sport de l'Île de Puteaux. En 1892, Puteaux est encore victorieux avec MM. J. Havet et Diaz-Albertini.

Il s'est disputé, cette année, en présence d'une élégante et nombreuse assistance sur les « courts » du Racing-Club au Bois de Boulogne. Les champions de Puteaux, MM. Schopfer et Goldsmith, ont battu, dans le match final, MM. Hetley et Ortmans, qui représentaient le Decimal-Club. Les représentants du Stade-Français, du Lawn-Tennis Club de Colombes, du Cercle de Lawn-Tennis du boulevard Lannes et du Racing-Club ayant été successivement éliminés. Dans le championnat simple, joué sur les « courts » de Puteaux, M. Schopfer, de la S. S. I. P., qui détenait le titre de Champion de France, a été battu par M. Riboulet, du Cercle de Lawn-Tennis du boulevard Lannes.

La Société de Sport de l'Île de Puteaux étant, sans conteste, le plus important des clubs de Tennis, nous allons, si vous le voulez bien, en visiter l'installation.







de Lawn-Tennis adoptées par l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques et qui émanent d'une commission composée du comte Jacques de Pourtalés (Société de Sport de l'Île de Puteaux) et de MM. P. Lejeune (Racing-Club), L. Masson (Decimal-Club) et Wickham (Stade-Français).

Quelques-unes de ces mesures peuvent paraître singulières. 11<sup>m</sup>90; pourquoi pas 12 mètres, diront les profanes. La réponse

est bien simple, ce sont les mesures anglaises traduites en français et importées avec le jeu.

Pour les parties à deux joueurs (voir le tableau n° 1), le « court » doit mesurer 23<sup>m</sup>80 de longueur sur une largeur de 8<sup>m</sup>23. Il est divisé en deux parties égales dans sa largeur, par le *filet*, dont les extrémités sont portées par deux poteaux (P P') fixés dans le sol, en dehors du « court », à une distance de 0<sup>m</sup>91 1/2 des lignes

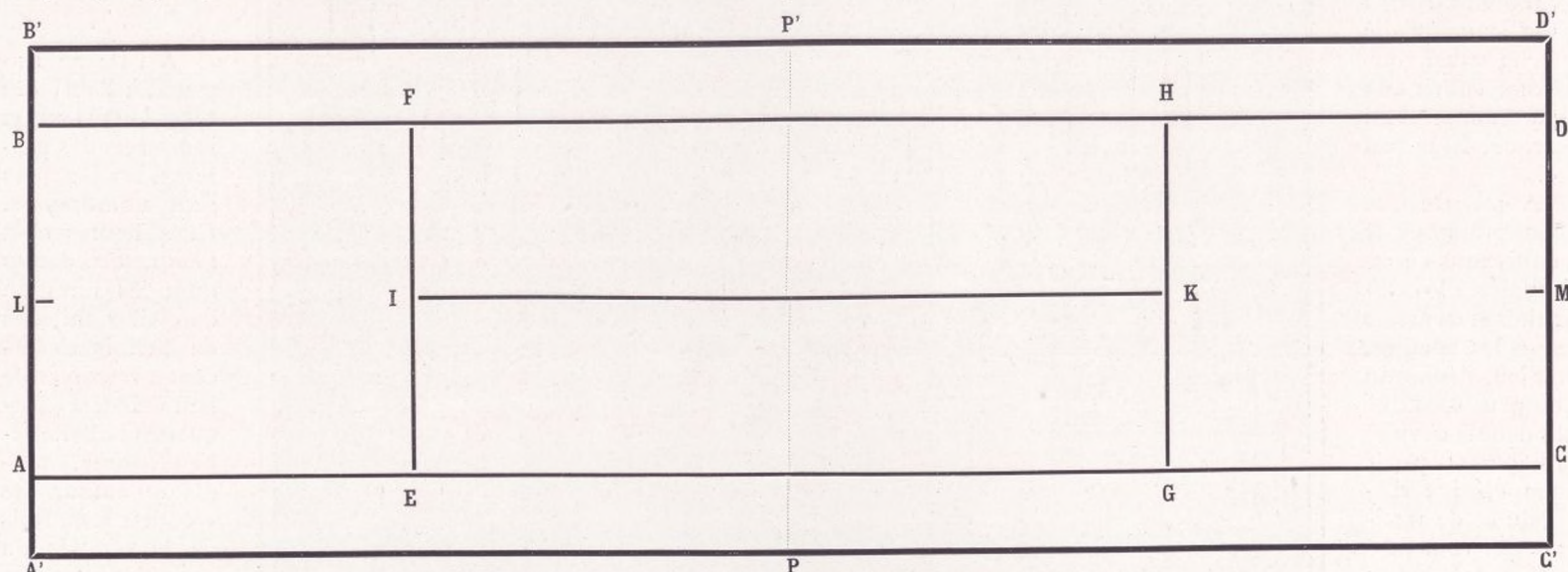


TABLEAU N° 2. — Un « court » de Lawn-Tennis pour partie à trois ou quatre joueurs.

de côté. La hauteur du filet doit être de 1<sup>m</sup>06 1/2 aux extrémités, et de 0<sup>m</sup>91 1/2 au centre.

A chaque extrémité du « court », à une distance de 11<sup>m</sup>90 du filet, et parallèlement à celui-ci, on trace les *lignes de fond* AB et CD, dont les extrémités vont rejoindre les *lignes de côté* AC et BD.

Les deux points de repère L et M marquent les milieux des lignes de fond.

De chaque côté du filet, et parallèlement à celui-ci, à une distance de 6<sup>m</sup>40, on trace les *lignes de service* EF et GH.

Enfin, les milieux de ces dernières lignes sont reliés par la *ligne de « demi-court »* IK.

Pour les parties à trois ou à quatre joueurs (voir le tableau n° 2), le « court » mesure 10<sup>m</sup>97 de largeur. En dedans des lignes de

côté parallèlement à elles et à une distance de 1<sup>m</sup>37, on trace les *lignes de côté de service* A'C' et B'D'. Les *lignes* de service s'arrêtent aux points E et F, G et H. Pour le reste, le « court » est semblable au « court » installé pour deux joueurs.

On remarque que le « court » ainsi disposé peut servir indifféremment aux jeux double et simple.

Comme accessoires, le Lawn-Tennis n'exige qu'un filet soutenu par deux poteaux, des balles et des raquettes. Du choix d'une raquette dépend souvent le succès du joueur. Celles-ci doivent être d'une qualité et d'une fabrication irréprochables ainsi que d'une parfaite homogénéité. Les balles n'ont pas moins d'importance que la raquette. Choies « seamless », c'est-à-dire sans couture, ce sont les seules qui durent et gardent leur élasticité. Les balles de mauvaise qualité devenant « mortes » après quelques



UNE PARTIE DE LAWN-TENNIS A L'ÎLE DE PUTEAUX.

parties. La maison William and Co est le fournisseur tout indiqué du joueur de Tennis; c'est à elle que s'adresse la totalité, pour ainsi dire, des clubs de Lawn-Tennis français.

\*\*\*

Le Lawn-Tennis pratiqué par des débutants qui se bornent simplement à lancer et à renvoyer les balles par-dessus le filet peut

sembler pour le profane être un jeu sans grand intérêt. Les joueurs acquièrent bientôt une certaine science et abandonnent rapidement le jeu facile, ils recherchent les coups difficiles, leurs services rasent le filet et sont envoyés avec une telle force que bien souvent il est presque impossible de relever la balle et de la renvoyer. Le placement de la balle donne au jeu un nouvel élément d'intérêt : certains joueurs acquièrent en effet une habileté si grande qu'ils



envoient ou placent leurs balles dans la partie du « court » laissée sans garde par les adversaires. D'autres, par un mouvement du poignet en renvoyant la balle, lui donnent un effet qui a pour résultat d'amortir le bond qu'elle fait en touchant le sol. La balle est dite coupée ou morte. Le jeu de volée, qui consiste à reprendre une balle sans qu'elle touche terre, vous force à courir et à riposter comme en escrime, du tac au tac.

A mesure que vous pratiquez le Tennis vous en reconnaissez les difficultés et en même temps les beautés, et le jeu, d'enfantin un peu efféminé des débuts devient rapidement pour vous un jeu d'adresse et de tactique qui vous passionne de plus en plus. Et cela est si vrai que certains fanatiques ne se contentent pas de jouer le Lawn-Tennis en été, ils veulent pouvoir continuer à jouer en hiver. A la galerie des Machines et au palais des Beaux-Arts, l'hiver dernier, plusieurs « courts » couverts avaient été installés. Les amateurs sont si nombreux que la ville de Paris vient de décider de mettre en adjudication les emplacements où peuvent être installés des Tennis « courts » d'hiver. Voilà certes un emploi imprévu des immenses palais qui survivent à l'Exposition de 1889.

Le Lawn-Tennis, comme je le disais en commençant ces lignes, possède en ce moment la faveur du public et profite de la renaissance des exercices physiques en France. C'est justice, car il n'est pas de jeu plus élégant et en même temps plus athlétique.

Adopté par la femme qui le pratique en y mettant sa grâce et son charme, le Tennis joué avec une charmante partenaire gagne en attrait. La femme a apporté dans le Tennis son élégance de mouvements et parfois l'imprévu de son caractère : elle y a introduit aussi sa coquetterie native qui se traduit par le choix de son costume. La toilette de Lawn-Tennis, avec sa jupe courte à plis droits, sa chemisette de surah, sa ceinture de soie aux vives couleurs, son petit chapeau, quoique simple exige, précisément à cause de sa simplicité, une correction parfaite que seuls peuvent lui donner des grands tailleurs spéciaux tels que Manby.

Pour l'homme, le costume le plus pratique est le pantalon et la chemise de flanelle blanche avec veston, casquette et ceinture aux couleurs du club auquel on appartient. Les souliers de Lawn-Tennis à semelles de caoutchouc et sans talons sont obligatoires pour éviter de défoncer le sol du « court. »



LE CHALET (CÔTÉ DE SAINT-JAMES).

A l'île de Puteaux, à l'abri des regards curieux et indiscrets des passants, les joueuses sont nombreuses. Cinq heures c'est l'heure des dames dont les unes en de claires toilettes de Tennis s'exercent à renvoyer de leurs légères raquettes la balle rebondissante, tandis qu'autour des « courts », au frais de la véranda ou accoudés sur les balcons, celles qui ne jouent pas suivent les parties et applaudissent les heureux coups.

Le thé, servi sous les grands parasols rouges, invite à la causerie, souvent au flirt : les heures passent rapides, et plus d'une belle mondaine oublie parfois en cet enchanteur séjour, qu'un grand dîner la réclame.

Le jeu facile à jouer pour les femmes et les enfants devient, je le répète, pratiqué par des hommes, un jeu qui possède sa science ; c'est un véritable régal, un vrai plaisir que de voir lutter entre eux des joueurs comme MM. Schopfer, Goldsmith, Raoul-Duval, Diaz-Albertini, Ortmans, Hetley, Vacherot, Rivoulet, Cuheval-Clarigny, pour ne citer que ceux-là.

En province, des clubs de Tennis se fondent : Rouen, Le Havre, Pau, Cannes, Nice, Bordeaux possèdent des « courts » des plus fréquentés.

D'autres clubs de Tennis existent en France : je citerai ceux de Dinard, de Dieppe, de Boulogne-sur-Mer, qui organisent chaque année des tournois de Tennis très suivis.

Dans l'armée, au Camp de Châlons, à Castres, à Reims, certains régiments en créent. De même beaucoup de lycées et collèges, s'ils en ont l'emplacement, établissent des « courts » pour leurs élèves.

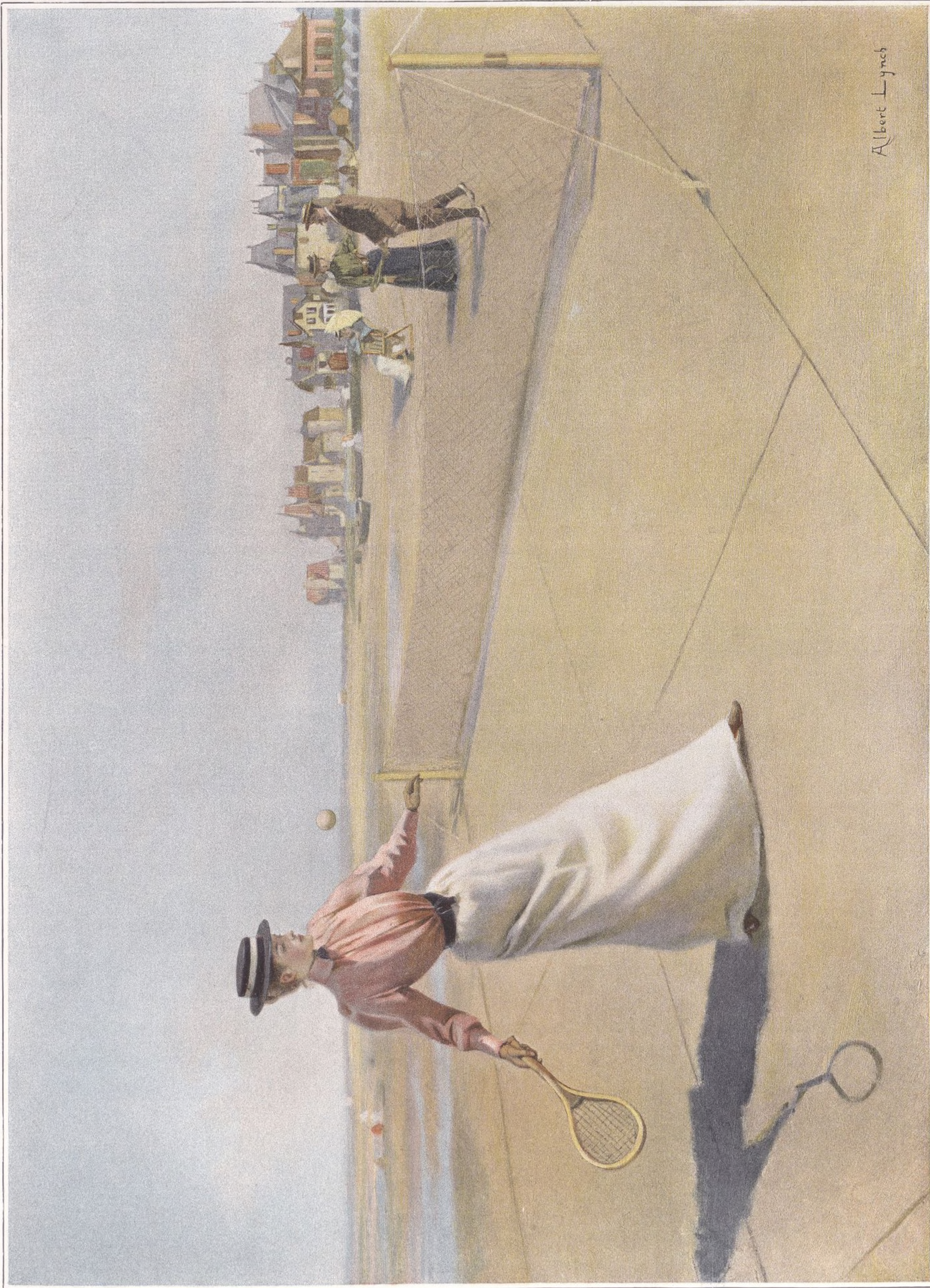
Pour peu que le mouvement continue, le Tennis deviendra aussi populaire en France que l'était la Longue Paume.

PAUL FIELD.





ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1893 by Bousso, Valadon & Co.

## LAWN TENNIS

(Costume spécial de Manby, rue Auber).

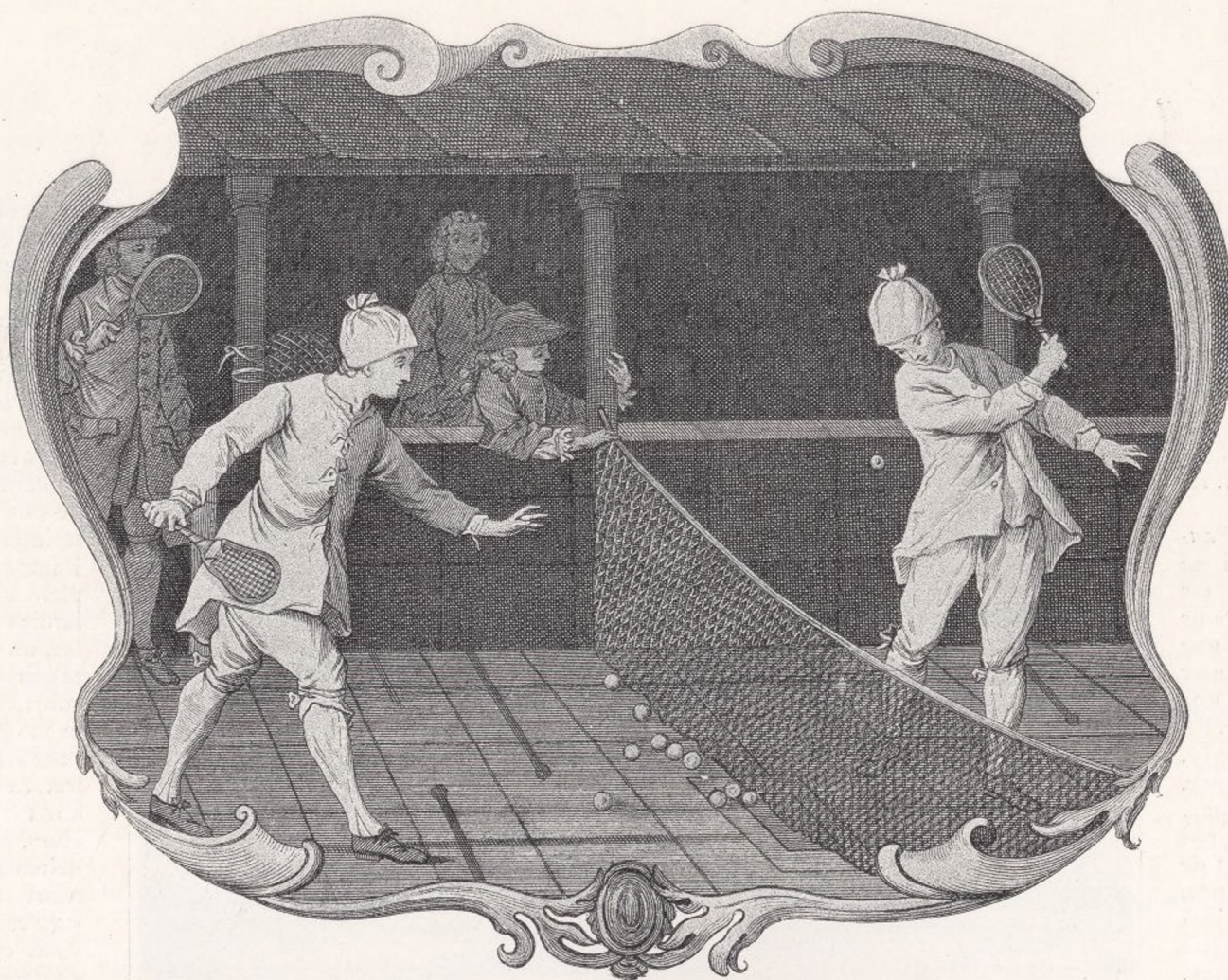
Typographie BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1893.









# Jeux de France et Sports Anglais

PAR HENRI BOUCHOT

**I**L nous est venu de la Restauration et de la monarchie de Juillet une singulière manie, et bien persistante en dépit de notre légèreté; c'est de rechercher avec ferveur ce que les beaux du temps de Charles X nommaient le « Genre d'outre-Manche, » et que nous appelons aujourd'hui le « Chic anglais » dans nos jargons décadents. Pour nous revenir transformées,



UN GENTILHOMME (1583.)

ridiculisées souvent, plusieurs choses nous semblent meilleures à leur retour de Londres; bien plus, elles nous paraissent nouvelles, inédites, et volontiers leur trouvons-nous un ragoût d'imprévu qui charme. Déjà fort sensible au moment de la rentrée des Bourbons, la sottise s'en est accentuée; nous avons successivement reçu de nos voisins leurs habits, leurs chevaux, toute cette variété de jolies amusettes bourgeoises qui sous le nom de *Sports* tendent à se répandre partout en Europe. La question n'est même pas comme on le voudrait penser, de chercher en ces délasséments une

récréance de force et d'entrain; non. Le point capital est d'imiter, de parodier l'Angleterre, de singer le mylord sur le sol français, et d'étonner les âmes candides. Car si l'on se donnait la peine de savoir, on verrait que la plupart de ces jeux, affublés de noms baroques dans l'instant, ayant fait le voyage de Londres, comme nos Bordeaux celui des Indes, sont en réalité d'essence nationale, aussi français que rien plus au monde, et simplement démarqués par des gens avisés.

Que des règles différentes aient été données par les amateurs anglais à notre jeu de *Longue* ou de *Courte Paume*, qu'ils aient fait de notre *Pale-Maille* un *Crocket* savant et un titre de journal (*Pall-Mall*), qu'ils aient nommé *Racing* une course d'homme à

pieu et *Riding* une course d'hommes à cheval, ils n'ont inventé rien. Nous avions tout cela avant que Guillaume le Conquérant eût fait sa promenade intéressée par delà, et nous l'eûmes encore après, sans autrement nous inquiéter des opinions de Richard Cœur de Lion ou du Prince Noir sur la matière. Eux, au contraire accommodaient nos termes à leur façon, en les déformant, comme ils changeaient les lois du jeu. De *Crosse*, le bâton ferré usité dans le *Pale-Maille*, ils tiraient le *Crocket*; du *Kolef* hollandais ils ont fait le *Golf*, notre *balle* est restée *ball*; et quand nous reprenons aujourd'hui ces expressions, c'est notre bien qui nous rentre.

Nos idées fausses sur ce sujet viennent de nos chroniques savantes et de nos historiens pédants. Nous entrevoyons les seigneurs féodaux à travers le récit de tournois magnifiques, où les jeux d'adresse plus modestes, la *Paume*, le *Pale-Maille*, la course, le ballon n'eussent été que besognes de vilains. Voilà la pire erreur du monde. Tous les chevaliers, petits barons, maigres hobereaux du fond des provinces, n'avaient point un pas d'armes ainsi à leur guise; force leur était de se rabattre sur de moindres déduits. On le voit bien dans cette chronique inédite du moine de Charenton d'ailleurs fort niaise, où il conte son voyage au château du Plessis. Rien sur la colline qu'une tour grise, mal tenue, et, devant, un pourpris où paissent deux roussins maigres, chevaux de bataille du seigneur. Le moine pénètre dans la cour, et là ce qu'il aperçoit l'étonne fort. Le châtelain et son fils, tous deux en braies seulement, et en mantel, se renvoient une paume!

Et cette balle est jetée à la main, à la *paume* de la main (*palma*) d'où le nom donné et resté jusqu'à nous; car au XIII<sup>e</sup> siècle la raquette est inconnue, quelquefois on se sert d'une palmelle de bois taillée en battoir, mais c'est encore la main qui fait le meilleur office. Environ le temps que la Pucelle d'Orléans pourchassait les Anglais, il vint à Paris une fille singulière pour le jeu de *Paume*. Elle se nommait Margot, comme nous l'apprend Pasquier, et elle s'entourait seulement la main d'un gant double. Ainsi armée, elle défiait les plus habiles compagnons et les battait au *renvoi*. L'essentiel était alors que la balle fût renvoyée avant que d'avoir touché la terre, et il fallait une belle adresse pour n'y point manquer. Jeu de mains jeu de vilains, dira-t-on; oh que non pas! Un jour c'est le comte de Blois qui a pris au jeu de *Paume* une *culotte* de trente-trois sous parisis, et il charge son trésorier de verser sans délai la forte somme à son vainqueur. Le duc d'Orléans perd deux cent livres contre le sieur de Vieuxpont, et douze cents livres contre le maréchal Boucicault. Plus tard ce sera Charles VIII qui rompra ses chausses à force de se trémousser au même jeu, et fera coudre à ses grègues des jarrettières en « taffetas armoisin » pour empêcher les déchirures. Lui ne faisait point chichement les choses: il lui fallait à chaque partie des kyrielles « d'esteufs » (balles) en une corbeille, pour pouvoir puiser au tas, parce que toute balle tombée ne se ramassait pas.



Mais la preuve que les rois eux-mêmes faisaient de ces « divertissements » un exercice seulement et point une lutte chevaleresque, c'est que Charles VII prend comme partenaires des valets, qu'il paye ensuite assez modestement. C'est d'ordinaire au château de Vincennes qu'il va, en compagnie de Robinet de Toissy, d'un nommé Cerise et de Tassin du Fresne. Ceux-là ont pu prendre les leçons de la célèbre Margot et peut-être lui ont donné la réplique dans un de ses *records*. Encore un mot qui vient tout à point là, et quoi-que habillé à l'anglaise, sent son Ile de France.

La *Longue Paume*, celle qui se jouait en plein air avec le ciel pour plafond et une corde pour séparer les camps, fit une victime royale. En 1536, François, dauphin de France, duc de Bretagne, fils aîné du roi François I<sup>er</sup> et de Claude de France, prenait partie à Lyon dans une lice dite le *Préd'Ainay*. Tout jeune encore et pas mal escalabreux et fol, le prince s'actionna tellement que la salive lui manquant, il ordonna

à un de ses officiers de lui quérir un vase d'eau fraîche. La légende veut que l'officier ou tout autre, son compagnon, mélangeât au breuvage un poison fort subtil, dont le prince mourut à Tournon. L'histoire plus équitable, appuyée sur l'autopsie des médecins, assure et dit que « la pleurésie fut seule coupable et aussi l'imprudence du brave et valeureux seigneur. » Quoi qu'il en soit, les joueurs de paume n'en furent point arrêtés. Henri II, frère du jeune duc François, et qui devait au jeu de Paume d'être roi de France, en fit un de ses exercices préférés. Non qu'il s'y montrât intrépide; ses humeurs le fatiguant beaucoup, et ses transpirations le gênant, il se condamnait au rôle effacé de second ou de tiers. Le *Tiers* était le poste difficile, assure Brantôme, encore qu'on n'y accomplît pas de grandes courtoisies de corps; il fallait seulement et presque sans bouger prévoir le coup d'envoi pour riposter, ce que le roi faisait au mieux. Et ces parties n'étaient point si négligeables; on y engageait jusqu'à cinq cents écus, que Henri II payait toujours exactement.

Déjà la paume a ses locaux attitrés, de grandes salles nues, avec une galerie rayonnante dans le pourtour et couverte d'un toit en pente pour permettre aux balles de tomber à terre. Les camps sont séparés par un filet et les joueurs ont des raquettes napolitaines. Souvent dans la galerie couverte, Henri II installe la reine Catherine ou la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers, lesquelles donnent leur avis sur les coups douteux et applaudissent aux ripostes habiles. Le Louvre a sa salle; Saint-Germain, Fontainebleau, Vincennes la leur. Toutes sont peintes en couleurs sombres, brun tanné ou noir pour laisser mieux voir les balles blanches. Quant aux partenaires et au prince lui-même, ils gardent leur pourpoint de cour, à cause de la révérence aux dames; l'idée n'est point venue encore d'emprunter aux Anglais leur veston de laine, ni leur casquette. D'ailleurs les Anglais jouent-ils le Lawn-Tennis alors? Certains disent qu'ils nous l'empruntèrent bien près de cent ans plus tard.

Ily a plus. Leurs universités n'ont guère eu l'idée encore d'ajouter à leur enseignement scientifique les récréations sportives, que déjà les Jésuites des Flandres ont dans leurs maisons la salle des jeux, le hangar nécessaire à la Courte Paume. Quelqu'un d'entre eux formule en deux distiques latins tout un programme où la paume et le ballon sont présentés comme le meilleur repos aux fatigues de l'esprit. Ils disent : « Tandis que les raquettes font « voler la paume ici ou là, le jeune homme exerce à la fois ses « membres et son intelligence; le jeu ramène les forces dans le « corps ankylosé, car l'étude ininterrompue produit le surmenage. » J'ai peut-être modernisé un peu la traduction; mais ce sont les idées cherchées; Cambridge ou Janson de Sailly pourraient en faire leur devise contemporaine.

Rien n'est donc moins anglais que tout ceci. Ni Henri IV, ni Louis XIII, ni Louis XIV surtout ne s'avisent de demander à Londres un conseil sur la matière. Louis XIV construit à Versailles dès l'année 1662 le fameux jeu de Paume qui devait à cent trente ans de là servir à la ruine de la monarchie. On en refait

les plafonds, on tend des toiles fournies par un sieur Borgnon, afin d'isoler les galeries couvertes et les spectateurs de la lice, et empêcher que les balles ne les vinssent frapper au visage. On pave le sol en dalles de liais très larges et très unies pour obtenir un meilleur ressaut des paumes. En 1679 un barbouilleur se charge de noircir les parois intérieures du haut en bas. Et c'étaient aux jeux de Saint-Germain ou du Louvre de pareilles mises en état, d'année en année, au Louvre surtout où le roi venait à chacun de

ses séjours à Paris.

Mais encore ne se contentait-on pas de ces lices restreintes; la Longue Paume se jouait en plein air dans les jardins de Versailles, ou sur les terrasses de Liencourt, comme nous le montre le graveur Israël Silvestre. Les espaces sont énormes alors, et les partenaires s'en donnent au point « qu'eau leur coule « des caleçons en « fasson de robinet. » C'est à peu près le jeu de Paume tel que nous le retrouvons encore au jardin du Luxembourg, avec, en moins, les espaces,

et, en plus, certaines pratiques que les vieux ignoraient. Leurs parties de Longue Paume comportaient trois, quatre, cinq ou six jeux; la balle se devait ramasser au premier bond par terre; au second elle était perdue.

Ce n'est plus un jeu, mais un art, écrit Garsault dans le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; la Paume est pour l'homme à pied ce que le cheval est pour le cavalier. Disons mieux, ce n'est plus un art mais un sport, un sport moderne avec ses prétentions thérapeutiques. La Paume guérit les rhumatismes, assure Bourdelin dans une thèse à la Faculté de Médecine. On s'habille de toile pour y jouer, on a l'air de pierrots, on se coiffe de bonnets à rubans, et aussitôt la partie finie on court près d'un bon feu de sarments où l'on est frictionné par un valet habitué à ces exercices. C'est ainsi que Monseigneur le Régent Philippe d'Orléans entend l'histoire à la Muette, au Palais-Royal ou bien à Villers-Cotterets. Même il a innové. Au lieu de la balle élastique, il a choisi le volant qui nécessite une plus grande folie de corps, et force aux massages par après. Alors il y a deux façons de jouer, on *pelotte* ou l'on tient partie. On *pelotte* si l'on se renvoie la balle, pour se donner du mouvement, abstraction faite des règles habituelles; ceci se peut à deux personnes. Il faut être au moins quatre pour le jeu classique. Avant de commencer on *tire* en jetant une raquette en l'air, à pile ou face; on dit *droit!* pour la face et *gauche!* pour la pile. La pelote se paie six sous de l'heure aux endroits banals, et la vraie partie vingt-cinq sous; l'entrepreneur fournit le *marqueur*, les valets pour les frictions, et les costumes.

Dans le jeu de Paume de Versailles peint par David d'après nature, le panier de balles est resté. On voit aussi la place du marqueur où s'accoude un député et sur le sol des lignes noires tracées pour la *chasse*. Tout cela nous est revenu sous le nom de Lawn-Tennis après quatre-vingts ans; on crie *out!* on s'habille à l'anglaise, et cependant on fait la chose la plus française du monde. Alexandre Dumas prétendait que les Anglais achèteraient un jour tous nos vins, nous les revendraient à triple prix, et que nous finirions par nous persuader que c'est chez eux qu'ils poussent...

Depuis que la France est France elle a le *Pale-Maille*; le *Pale-Maille* est ceci : Sur un terre-plein, des joueurs armés d'une sorte de maillet cherchent à faire courir une bille sous un petit arc de fer, ou anneau nommé la *passé*. Nos pères appelaient *crosse* leur maillet, d'où les Anglais traducteurs ont tiré le *Crocket*.

La technique du jeu comportait de pareils exercices qu'aujourd'hui; la bille engagée sous le pied et recevant un choc qui se communiquait à une autre bille. Toutes les villes de France avaient leur emplacement du Mail, et le nom est resté à plusieurs promenades plantées d'arbres. Paris eut plusieurs Mails. Un au quai de Billy demeura jusqu'à la Révolution; l'autre détruit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui se trouvait près le marché aux chevaux, le long des remparts Saint-Honoré, environ à l'en-



LE JEU DE « KOLEF » D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE REMBRANDT (1694).



droit actuel de la rue d'Argenteuil et de l'avenue de l'Opéra. Grands et petits jouaient au Pale-Maille, et cela de toute éternité. Les chroniques et les miniatures même, fort anciennes,

mentionnent ce « sou-las » de nobles et de vilains. Quand le roi Charles VIII décidait une partie de Mail, ses intendants lui achetaient d'un coup six paires de souliers spéciaux, pour parer aux événements, car le prince n'y allait point doucement : c'était au Pale-Maille comme à la Paume. Plus tard le roi François I<sup>er</sup> avait longuement étudié le procédé sous la direction d'un nommé Saiche, dont il payait généreusement les leçons. Puis ce fut Henri III qui s'en allait au Mail suivi d'un valet porte-mailet, et qui jouait des demi-journées entières, sur un terre-plein spécial ménagé dans une dépendance du Louvre.

Certains ont dit le Pale-Maille de pratique relativement moderne. Rodolphe Boutray, avocat au Parlement sous Henri IV, le proclamait en vers d'importation récente :

Transmisit ludum Ausonis ora recentem.

L'opinion était erronée, et ce que nous venons de dire de Charles VIII le prouve surabondamment. Cependant on dut vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des Hollandais joueurs de Kolf, et des Napolitains joueurs de boules, surcharger la pratique de règles nouvelles. On s'ingénia à compliquer la technique naïve d'autrefois, à empêcher surtout ces chasses furieuses de la bille à coup de bâton qui forçaient les partenaires à courir au loin. Dès Louis XIV, le Pale-Maille est devenu le Croquet, avec ses calculs, ses ruses, ses combinaisons pareilles à celles du billard. Louis XIV adore ce genre de sport, et il y excelle. Il a ses porte-mails spéciaux, Frappier et le Louhel, et personne ne sait mieux dégouter la bille de l'adversaire et l'empêcher de toucher à la passe. Il y gagne ce bel appétit dont Saint-Simon parle volontiers. Louis XIV avait surtout choisi Fontainebleau pour cet exercice ; le Mail du parc était entretenu à grands frais par un

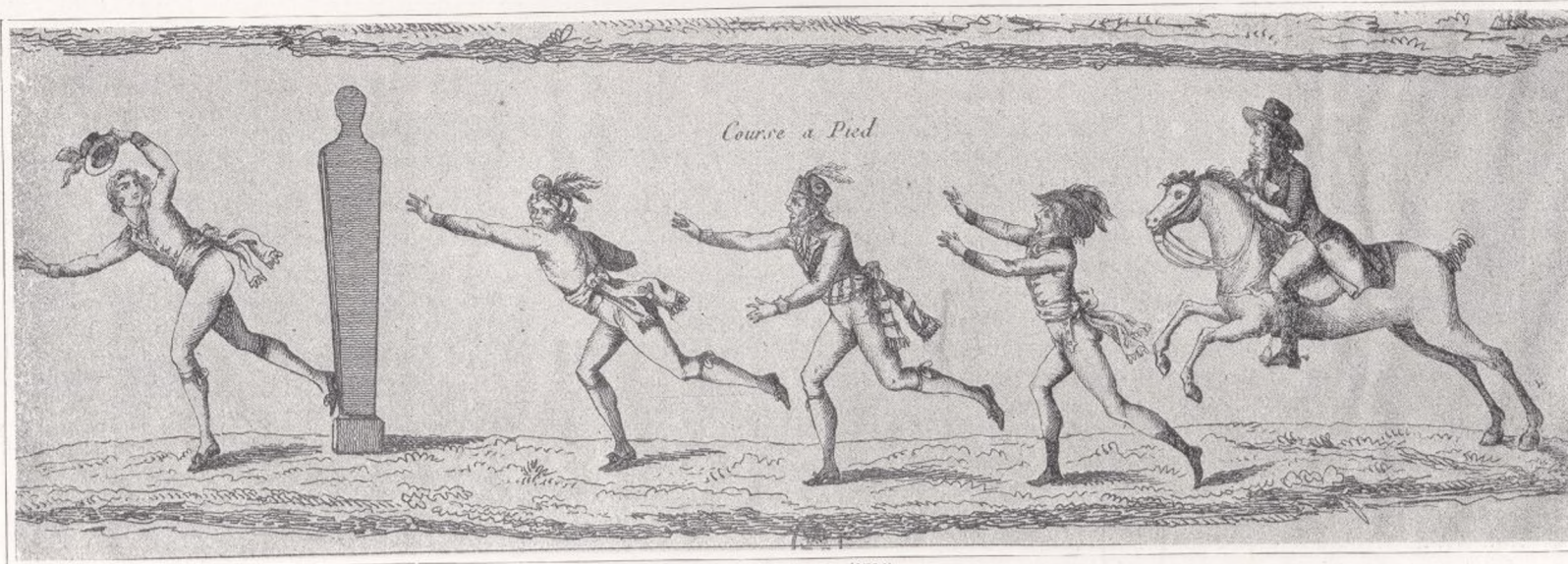
sieur Nivelon, et le roi y jouait dans les fortes chaleurs de l'été, en chapeau de feutre, en pourpoint de brocard, avec de hauts souliers à talons, les pires géhenues du monde !

Que sont les instruments ? Des boules en bois de néflier fabriquées à Naples, dont Brantôme vantait déjà les résistances ; une crosse ou maillet de même bois, cerclée de cuivre ; une passe ou cercle de métal planté en terre. Et ce qui passait pour galant, c'était de « jouer juste, avec propreté, sans trop de façons. »

Les Anglais ont simplement chinisé ces choses, et nous les ont repassées, comme ils ont su faire du Kolf hollandais, célébré par Rembrandt, ce jeu de Gôlf aujourd'hui bien près de détrôner le Croquet, ou le Cricket ou le Foot-Ball dans nos stations hivernales vouées à l'anglomanie.

Et puisque nous nommons le Foot-Ball, qu'est-il autre chose que le « ballon à emporter » que prisait très fort Henri II. Le ballon était chez nous aussi une vieille connaissance ; on y jouait à bras, en s'entourant le poignet d'un bracelet ferré de clous de cuivre ; avec le pied aussi, témoin cette mode curieuse dont parle Guillaume Durand à propos de certaines amusettes ecclésiastiques, quand des chanoines groupés en rond recevaient d'un des leurs, placé au milieu, un gros ballon en vessie de porc. Le bracelet de clous est venu jusqu'à nous, mais les Anglais ont fait du jeu de ballon une occasion de « batailles et de mornifles dont nos pères n'eussent que médiocrement goûté l'intérêt. » Ils ont aussi changé la forme du ballon, c'est le meilleur de leur gloire.

Ont-ils en vérité inventé un seul des sports dont les voici très fiers ? La course à pied, le Racing comme ils disent ? Moins que tous autres. Ils l'ont anobli, assoupli à une réglementation savante, soumis à des entraînements scientifiques certes ; mais avant qu'ils n'aient eu l'idée de ces exercices, bon nombre de villes, chez nous, les avaient adoptés dans les fêtes populaires.



COURSES A PIED (1796)

Les nobles ne s'y adonnaient pas, mais le paysan, le petit bourgeois en goûtaient extrêmement l'amusement. A Beaucuire, pays des doubles muscles, on avait les *perveilles* le jour de la Madeleine, et en l'honneur de la grande pécheresse, les femmes d'une certaine catégorie couraient à pied un prix extraordinaire en mettant leurs jupes sur leur tête. A Poitiers c'était une différence glorieuse. Les garçons « à marier, » longtemps préparés à l'avance, fournissaient un campo de plusieurs centaines de toises, au bout duquel ils rencontraient un oison pendu par les pattes que le premier arrivé devait saisir au col « à condition de ne pas se reprendre. »

Mais ce sont là des exercices sans règles fixes, sans rapport de province à autre. Au xviii<sup>e</sup> siècle, Rousseau prône bien la course

à pied dans son *Émile* ; il invente même des moyens convaincants pour entraîner son élève à ce jeu. Ce qu'il est obligé de faire prouve surabondamment que la course à pied n'est point dans les mœurs de la société polie. On s'en étonne, on ne la comprend pas, on n'en veut pas reconnaître l'utilité. Même la Révolution ne produisit que des professionnels sur le fait, des hommes ceinturés de tricolore, lesquels ajoutaient aux kermesses populaires le ragoût d'une joute pedestre sur le sable du Champ de Mars. Le but était une pièce de bois plantée en terre et qu'on avait tant bien que mal dégrossie en lui faisant une tête et un corps d'homme. Avec les mâts de cocagne, le départ d'un ballon ou la course en sacs, le Racing révolutionnaire comptait pour un tableau dans les

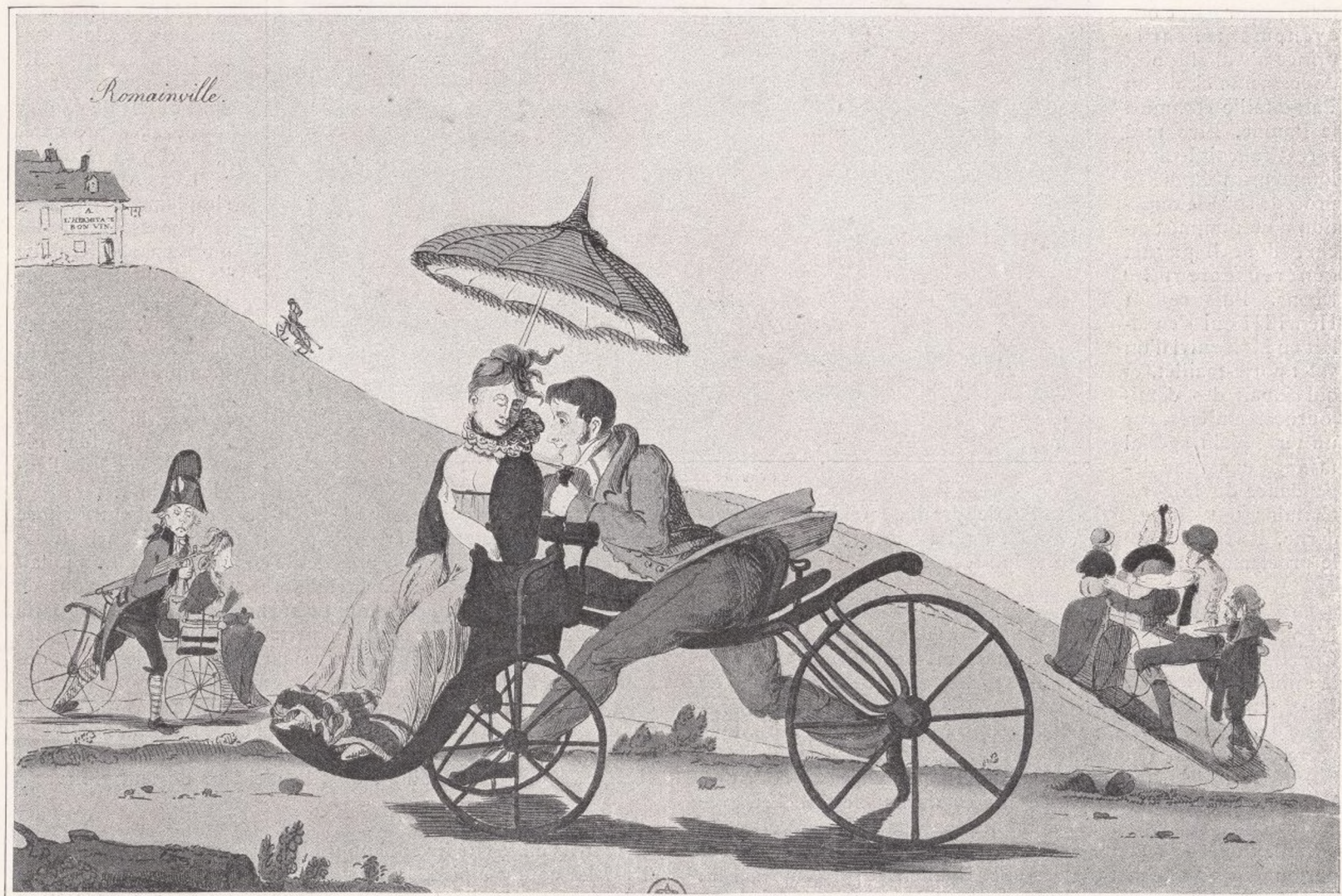


réjouissances, sans qu'on s'avisât de généraliser. A Tours, lors de la naissance du roi de Rome, les enfants de la ville coururent un prix. Puis ce fut sous la Restauration le nommé Rummel, coureur breveté, lequel défait les meilleurs chevaux dans les « trottes de fond » et faisait six fois le tour du Champ de Mars en quarante-huit minutes.

\*\*\*

Enfin voici le *Polo* qui s'installe chez nous à la faveur de personnes notées. Lui aussi est un dérivé, un amalgame de deux ou

trois sports anciens où les Anglais ont glissé leurs trouvailles. Il y a dans le *Polo* du jeu de bague un peu, dont Henri II, Louis XIV et le grand Condé furent autrefois les tenants sérieux ; en outre il s'est inspiré de ces chevauchées chevaleresques dont les beaux de la Restauration prisaient fort le déduit. C'était aux Sablons une piste fermée dans laquelle un industriel avait aménagé des mannequins destinés aux fantasias à cheval. Les joueurs montant des bêtes de sang se lançaient et cueillaient à la course une tête de Sarrazin ou pourfendaient un traître de carton. Les Anglais ont simplement substitué aux mannequins une bille, aux épées



LE VÉLOCIPÈDE SENTIMENTAL (1818).

des crosses, et aux grands chevaux leurs petits poneys résistants dont l'introduction chez nous remonte aux premières années du règne de Louis XVIII. C'est, au lieu du vieux jeu de bagues, un Pale-Maille équestre très ahurissant, où par bonheur les poneys bien dressés font preuve de beaucoup d'intelligence et d'adresse.

\*\*\*

Les bottes de sept lieues du Petit Poucet célébrées par Perrault furent de tous temps un problème caressé, comme les ailes d'Icare. Découvrir un instrument qui pût doubler la marche, décupler la vitesse, tout le rêve des hommes ! Dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle les Hollandais inventifs avaient imaginé de singulières carrioles à longues voiles, munies d'un gouvernail, et qui allaient tant bien que mal — plutôt mal — sur le sable de la mer à marée basse, quand le vent était violent. Puis on chercha des chaussures élastiques qui permissent des bonds, des bâtons ferrés qui aidassent à sauter les ruisseaux, des roulettes sous des patins. Rien ne satisfait absolument. Le 5 avril 1818, un Allemand, portant un nom devenu tristement célèbre pour nous depuis, M. Dreise, convia « la cour et la ville » à des expériences de marche en vitesse. M. Dreise était l'auteur d'un instrument composé de deux roues en tandem, que l'on enfourchait, jambe d'ici et jambe de là. Toute l'économie du système reposait sur l'impulsion contrariée fournie tantôt par la jambe gauche, tantôt par la jambe droite touchant la terre, et le plus ou moins longtemps d'équilibre que le patient tenait après chaque poussée. La séance d'essai fut donnée dans les jardins du Luxembourg, sur la terrasse de droite, avec peu de spectateurs, parce que la journée fut pluvieuse, et le jardin déserté. Dreise ne récolta guère que des quolibets, en dépit de sa belle assurance germanique, et de l'uniforme spécial arboré pour la circonstance. La *Draisienne* eut un succès de fou rire ; elle exigeait des contorsions, des sursauts, des inflexions de buste absolument irré-

sistibles. Même le nom pédant de *célérier* qu'on lui imposa, celui de *vélocipède* trouvé ensuite, continuèrent à la démonétiser. Les caricatures s'en emparèrent, c'était la mort. Tantôt on montrait la machine bousculant une foule de curieux, déchirant les robes et gâtant les culottes, et la légende portait cette explication pince-sans-rire : *Le vélocipède entrant dans le monde*. Tantôt on voyait Dreise en son habit de prussien courant la poste, et l'on notait cette impertinence que le vélocipède faisait facilement quatorze lieues en quinze jours.

Le plus grand malheur de la *Draisienne* fut qu'une autre invention allemande, la lithographie, avait trouvé grâce chez nous, laquelle contribua par son bas prix à répandre les critiques malicieuses ; on vit en lithographie les plus folles calembredaines touchant le pauvre Dreise. Ces méchancetés ont cependant un bon côté, celui de nous garder dans sa composition primitive le vélocipède embryonnaire. Moins les pédales, c'est presque celui d'aujourd'hui ; on y aperçoit même les grelots avertisseurs, la poignée-gouvernail, la selle avec son arrêt pour empêcher les chutes en arrière. Un farceur qui ne croyait pas être si bon prophète imaginait un tricycle amoureux, où quelque belle dame se prélassait sur un siège, tandis que son ami s'évertuait à pousser l'équipage. Il y avait le tricycle bourgeois, le noble, le pimpant, celui de famille et celui de luxe. Que ne disait-on pas alors de Jouffroy d'Abbans et de son bateau à vapeur, de Stephenson et de sa machine routière, de Niepce arrêtant le soleil à la façon de Josué pour lui commander des portraits ? Et tandis que nous nous gaussions, les Anglais perfectionnaient, retranchaient, ajoutaient et nous repassaient un beau jour ces histoires transformées. Venues d'eux elles nous parurent excellentes comme le jeu de Paume, le Croquet, le Foot-Ball, le Polo. Nous mettons les marions au feu, eux les retirent et... nous les vendent.

HENRI BOUCHOT.